



Ordre des traducteurs, terminologues  
et interprètes agréés du Québec

# Circuit

[www.ottiaq.org](http://www.ottiaq.org)

**SURVOL LINGUISTIQUE DE LA COLOMBIE-BRITANNIQUE**

SCRABBLE ET TRADUCTION

## À la défense du dictionnaire de Josette Rey-Debove

Certains exemples d'« hexagonomanie » excessive décrits dans les *Échos* du numéro de l'été 2004 me laissent songeur. La personne de langue et d'expression françaises qui veut traduire l'anglais *starter*, en parlant de mécanique automobile, emploie effectivement et justement « démarreur », et c'est ce qu'atteste *Le Petit Robert*. Or, si l'on dit sciemment en français « starter » (prononcé *startAIR*), on NE parle PAS du démarreur mais d'un appareil tout autre, que l'on trouve dans le carburateur, et qui se nomme en anglais *choke* et au Québec « volet de départ », « enrichisseur de mélange », « étrangleur », etc. (Ce petit machin à clapet des anciennes mécaniques, vous savez, dans lequel sûrement plus d'un travailleur intellectuel autonome d'antan a dû déjà insérer un crayon bien prosaïque, en hiver, pour pouvoir démarrer et aller livrer son précieux manuscrit à temps!)

Bref, si je dois traduire *choke* en mécanique automobile, j'emploierai donc « volet de départ », si mon texte est destiné au Canada français, et « starter », s'il est destiné à l'Hexagone ou à l'Europe francophone. On peut débattre de la pertinence pour les

Français d'avoir emprunté ici un mot anglais, alors qu'il existe tant de choix pour nommer cette réalité dans leur propre vocabulaire technique. Cependant, on ne peut nier que ce mot ait été ainsi assimilé complètement, avec un SENS TOUT AUTRE que dans sa langue d'origine, et, ce qui est naturel aussi (et peut-être propre à la plupart des langues), avec une prononciation qui respecte les règles phonologiques de la langue emprunteuse. Le Franco-Québécois qui veut parler d'un démarreur et dit « startEUR » emploie effectivement un anglicisme et ne fait que copier la prononciation de l'anglais. (D'ailleurs, nos mécanos francophones le prononcent de mieux en mieux comme l'anglais!) Gérard Dagenais, dans son *Dictionnaire des difficultés de la langue française au Canada*, ouvrage devenu si peu « PC » aujourd'hui, décrit pourtant bien ce problème précis, sous l'entrée « Automobile ». Je doute qu'ils soient très nombreux les locuteurs français, d'ici ou d'ailleurs, qui prononcent « COURRICOULOUM vitae », comme le latin nous l'enseignerait!

Pour ce qui est des néologismes, lorsque Termium nous indique qu'un ou une « urgentologue » ou « urgentiste » est une personne

spécialisée dans les soins médicaux d'urgence, veut-il pour autant faire de ceci un domaine de spécialité, au même titre que la cardiologie, l'oncologie, etc.? Je ne le crois pas, et je décrie pour ma part la diffusion de termes français mal formés comme « urgentologue ». (Madame Rey-Debove : « On crée des domaines de science avec -ologie. », *Circuit*, p. 23.... Oui, il y a des limites à vouloir réinventer la roue... ou le starter!) Le suffixe « -logie » a de tous temps servi à désigner une science ou une étude méthodique, dans le domaine général qui nous intéresse ici. Ainsi, un(e) urgentologue serait un médecin spécialisé dans l'étude ou la science de la *santé des cliniques d'urgence!* (On peut admettre que celles-ci sont *engorgées* par les temps qui courent, mais tout de même...) À mon sens, l'Académie française a donc eu raison d'attester le néologisme bien formé « urgentISTE », le suffixe « -iste » désignant simplement l'appartenance à un groupe ou à un SYSTÈME particulier, en l'occurrence celui des cliniques d'urgence ou des services d'urgence dans les hôpitaux.

Gilbert Héту, trad. a.

## Interprétation judiciaire : quelques précisions

Au sujet du dossier sur l'interprétation (Circuit n° 82, hiver 2003-2004)

En tant qu'interprète de conférence membre du CTTIC et membre du Conseil de l'AIC, je me réjouis que l'OTTIAQ ait consacré un numéro entier de *Circuit* à l'interprétation. Les membres de l'AIC me demandent toutefois de vous communiquer un complément d'information.

En rapport avec l'article sur l'interprétation judiciaire au Québec, nous voulions préciser que c'est l'interprétation **simultanée** qui « est pour la première fois utilisée de façon officielle » lors du procès de Nuremberg, et non l'interprétation **judiciaire**. L'article précise ensuite que « Depuis, elle (l'interprétation judiciaire) est devenue la pierre angulaire du domaine de l'interprétation. » Encore-là, il s'agit vraisemblablement de l'interprétation simultanée.

Par ailleurs, l'interprétation judiciaire n'est pas un mode d'interprétation. Dans le jargon de l'interprétation, « mode d'interprétation » désigne l'interprétation simultanée ou consécutive. Il désigne parfois aussi l'interprétation chuchotée, forme d'interprétation simultanée qui se fait sans équipement d'amplification du son.

J'espère que vous jugerez ces observations constructives et utiles à *Circuit*, publication de très grande qualité et de renommée mondiale dont les langagiers canadiens peuvent s'enorgueillir.

**Louise Côté Limbos**  
Interprète de conférence agréée  
Membre du Conseil de l'AIC, Région Canada

### Erratum

Dans le numéro 84 de *Circuit*, à la page 11, il y a une erreur dans le texte qui figure en marge. François Wesemael et Roland Wesemael ne sont pas les co-rédacteurs de l'ouvrage. Il aurait fallu lire ce qui suit :

Rencontre avec François Wesemael, qui a présenté, avec Roland Wesemael, un article paru dans l'ouvrage collectif *Les dictionnaires Le Robert : genèse et évolution*, publié sous la direction de Monique C. Cormier, Aline Francoeur et Jean-Claude Boulanger.

# Quoi de nouveau dans l'Ouest?



Michel Buttiens, trad. a.

**À** l'été 2002, Vancouver accueillait les traducteurs du monde entier dans le cadre du XVI<sup>e</sup> congrès de la Fédération internationale des traducteurs (FIT), qui a bénéficié d'une organisation remarquable. Pour beau-

coup, ce fut l'occasion de découvrir une ville dynamique, une province à la fois vaste et diversifiée, et un univers différent à bien des égards des provinces de l'est du Canada.

Dans ce numéro, *Circuit* vous propose de prolonger la visite en analysant en profondeur les caractéristiques du marché britanno-colombien de la traduction et de l'interprétation. Un marché marqué par une grande diversité linguistique à l'image du contexte mondialisé qui est le nôtre. Un marché où, à l'encontre de celui de l'Est, les spécialistes des combinaisons anglais-français et vice-versa ne tiennent pas le haut du pavé. Un marché enfin où les relations d'entraide entre langagiers semblent s'effriter et où l'on travaille de plus en plus dans l'isolement. Aux prises avec les divers aspects propres à sa situation, la Society of Translators and Interpreters of British Columbia s'efforce de trouver sa propre voie vers l'harmonisation des pratiques dans le cadre du Conseil des traducteurs, terminologues et interprètes du Canada, ce qui ne va pas toujours sans mal, semble-t-il.

Faute d'espace, certains de nos chroniqueurs font désormais relâche à tour de rôle. Dans ce numéro, vous retrouverez malgré tout les chroniques qui constituent l'épine dorsale de *Circuit* depuis les débuts de sa parution. Dans Des revues, Éric Poirier nous propose ses comptes rendus de lecture habituels, témoins de l'intense activité d'écriture sur nos professions ici et ailleurs dans le monde. Des livres et Des campus apportent chacune son complément à notre dossier avec, respectivement, une analyse du travail du poète et traducteur Robert Bringhurst, spécialiste de la culture haida, et un survol des programmes d'enseignement de la traduction et de l'interprétation en Colombie-Britannique.

Si Pages d'histoire nous entraîne dans une tout autre direction, vers le Moyen-Orient, et dans une époque lointaine, on se rend compte à la lecture que les préoccupations des traducteurs sont demeurées essentiellement les mêmes : s'assurer d'avoir un texte de départ correct et veiller à la clarté et à l'intelligibilité du texte d'arrivée. Sur le vif nous propose une rencontre avec un champion de Scrabble, qui est aussi traducteur. Serait-ce une combinaison gagnante? Pas nécessairement, selon Germain Boulianne. Des techniques s'intéresse à Xerox Terminology Suite, puissant outil d'aide à la terminographie. Enfin, dans Court-circuit, Lionel Meney se penche sur la production de l'équipe du Trésor de la langue française au Québec.

Un numéro aux sujets variés, en somme, qui vous sera, nous l'espérons, de lecture agréable.

## Dossier

5

Un tour d'horizon des activités professionnelles de nos collègues de la province canadienne qui nous est la plus lointaine, la Colombie-Britannique.

## Sur le vif

20

Être traducteur est-il un avantage pour le scrabbleur? Entretien avec le champion du monde 2004 de Scrabble. *Notes et contrenotes. Échappées sur le futur.*

## Des revues

22

Nouveautés et tendances du métier; le droit et nous; santé et traduction; principes d'ergonomie et conception de votre site Web.

## Des livres

24

Une réflexion à partir des travaux du poète canadien Robert Bringhurst, qui souligne l'importance de conserver vivante la voix des Premières Nations, au moyen de la traduction.

## Court-Circuit

27

Le Trésor de la langue française au Québec

## Des campus

28

Les programmes de traduction et d'interprétation offerts en Colombie-Britannique.

## Des techniques

29

Xerox Terminology Suite, logiciel d'aide à la terminographie qui peut s'intégrer tant à la chaîne de travail du terminologue qu'à celle du traducteur.

## Pages d'histoire

30

Humayn Ibn Ishâq et l'intégration de la culture grecque à la civilisation arabo-musulmane.

Publié quatre fois l'an par l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec

  
**Circuit**

**Vice-présidente, Communications — OTTIAQ**

Valérie Palacio-Quintin

**Direction**

Michel Buttiens

**Rédactrice en chef**

Gloria Kearns

**Rédaction**

Yolande Amzallag, Marie-Pierre Héту (*Des techniques*),  
Didier Lafond (*Curiosités*), Solange Lapiere (*Des livres*),  
Marie-Ève Racette (*Des campus*), Éric Poirier (*Des revues*),  
Eve Renaud (*Sur le vif*), Wallace Schwab (*Classe affaires*),  
Françoise Tardy (*secrétaire du comité*)

**Dossier**

Yolande Amzallag et Solange Lapiere

**Ont collaboré à ce numéro**

Ken Birrell, Guy P. Buchholtzer, Silvana E. Carr, Pierre  
Cloutier, Pascaline Denblyden, Camille Gueymard,  
Margaret Jackson, Hana Kucerova, Mireille Letellier,  
Lionel Meney, Fenella Sung, AnneMarie Taravella,  
Sabrina Zeghiche

**Direction artistique, éditique, préresse et impression**

Mardigrafe inc.



Ordre des traducteurs, terminologues  
et interprètes agréés du Québec

**Aux grands mots, les grands moyens.**

2021, avenue Union, bureau 1108  
Montréal (Québec) H3A 2S9  
Tél. : (514) 845-4411, Téléc. : (514) 845-9903  
Courriel : [circuit@ottiaq.org](mailto:circuit@ottiaq.org)  
Site Web : <http://www.ottiaq.org>

**Publicité**

OTTIAQ

Tél. : (514) 845-4411

Téléc. : (514) 845-9903

**Avis aux auteurs :** Veuillez envoyer votre article à l'attention de *Circuit*, sous format RTF, sur disquette ou par courrier électronique.

Toute reproduction est interdite sans l'autorisation de l'éditeur et de l'auteur. La rédaction est responsable du choix des textes publiés, mais les opinions exprimées n'engagent que les auteurs. L'éditeur n'assume aucune responsabilité en ce qui concerne les annonces paraissant dans *Circuit*.

© OTTIAQ

Dépôt légal - 4<sup>e</sup> trimestre 2004

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

ISSN 0821-1876

**Tarif d'abonnement**

Membres de l'OTTIAQ : abonnement gratuit

Non-membres : 35 \$ par année (40 \$ à l'extérieur du Canada), toutes taxes comprises. Chèque ou mandat-poste à l'ordre de « *Circuit* OTTIAQ » (voir adresse ci-dessus).



Deux fois lauréat du Prix de la meilleure publication nationale en traduction de la Fédération internationale des traducteurs.

**Nous aimons  
vous lire.  
Écrivez-nous  
pour nous  
faire part  
de vos commentaires.**



2021, avenue Union, bureau 1108

Montréal (Québec) H3A 2S9

Tél. : (514) 845-4411

Téléc. : (514) 845-9903

Courriel : [circuit@ottiaq.org](mailto:circuit@ottiaq.org)

Site Web : <http://www.ottiaq.org>

NE RESTEZ PAS  
**hors circuit**



**Circuit**

Ordre des traducteurs, terminologues  
et interprètes agréés du Québec

2021, avenue Union, bureau 1108

Montréal (Québec) H3A 2S9

Télécopieur : (514) 845-9903

**Veillez m'abonner à *Circuit*,  
magazine d'information sur la langue et la communication**

(un an, 4 numéros : 35 \$ toutes taxes comprises, extérieur du Canada : 40 \$)  
Chèque ou mandat à l'ordre de « *Circuit* OTTIAQ »

nom \_\_\_\_\_

adresse \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_

code postal \_\_\_\_\_

signature \_\_\_\_\_

date \_\_\_\_\_

# Regard sur la Colombie-Britannique

**A**vec ce dossier sur la traduction et l'interprétation en Colombie-Britannique, nous inaugurons un survol géographique de quatre grandes régions canadiennes excentrées : la côte Ouest, les Prairies, les territoires du Nord et les provinces de l'Atlantique.

Nous avons commencé notre tournée par la province qui nous est la plus lointaine, la Colombie-Britannique, trait d'union avec l'Orient et figure de proue de la diversité linguistique et culturelle du Canada. Foyer d'une dizaine de familles linguistiques autochtones, cette province majoritairement anglophone compte plus d'un quart de locuteurs de langues du monde entier. La langue étrangère la plus courante est le chinois et ses multiples déclinaisons. Fenella Sung, présidente de l'association des traducteurs et interprètes de la Colombie-Britannique (STIBC), nous éclaire avec un portrait de la profession où l'on apprend qu'il est bien imprécis de dire « traduire en chinois ». Il faut non seulement savoir s'il est question du mandarin, du taïwanais, du cantonais, du hong-kongais, mais se préoccuper aussi du type de caractères (simplifiés ou non) et du marché visé.

En raison de sa forte immigration venue d'Orient, mais aussi d'ailleurs, la Colombie-Britannique est le chef de file de la profession d'interprète judiciaire au Canada. Sylvana E. Carr, spécialiste du domaine et pionnière de la professionnalisation de cette pratique, en présente un historique : la situation a bien évolué face à une demande accrue et multilingue, au sens fort : les doublets de langues atteignent la vingtaine, dont celles des Premières Nations ! À cet égard, il faut souligner que la Colombie-Britannique est la province qui en compte le plus au Canada. On en dénombre une trentaine, pour une population s'établissant à 100 000 membres. Pourtant, seule une faible proportion des Amérindiens se déclarent de langue maternelle autochtone. Un tel paradoxe est un indice révélateur de la menace qui pèse sur ces langues. À cet égard, l'anthropologue Guy P. Buchholtzer, qui a travaillé avec Claude Lévi-Strauss, dresse un tableau fort précis de la réalité socioculturelle des nations amérindiennes du Canada. L'attitude semble enfin changer à l'égard de ces langues, peu ou prou délaissées des champs d'études, et on constate que, s'il reste beaucoup de travail à faire, la partie est commencée.

Dans cette mosaïque multiculturelle, on comprend que les échanges entre les deux langues officielles soient quelque peu marginalisés. Deux portraits, illustrant les deux facettes de la traduction, vers l'anglais et vers le français, révèlent certaines difficultés. Tout d'abord, la formation de la relève pose problème, le programme d'enseignement de la traduction à l'Université de la Colombie-Britannique ayant été aboli depuis 1998. Du côté du marché, vu la faible présence francophone dans la région, il peut être difficile d'y faire valoir l'intérêt d'une bonne traduction, et les traducteurs doivent se tourner vers l'extérieur pour recruter leur clientèle. Dans le profil historique qu'elle esquisse, Hana Kucerova, présidente sortante de la STIBC, confirme cette tendance en soulignant le potentiel de la Colombie-Britannique sur le marché de la traduction multilingue, aujourd'hui dominé par les États-Unis.

Soulignons enfin la collaboration dont nous avons bénéficié, tant de la part des auteurs des articles, qui ont gracieusement offert leur temps et leurs efforts, que de plusieurs personnes-ressources qui nous ont éclairés sur la situation et qui nous ont dirigés vers des spécialistes et des praticiens des divers domaines abordés dans le dossier. Nous les remercions tous vivement. ☺



**Yolande Amzallag, trad. a.  
Solange Lapierre**



○  
*French-to-English  
 translation  
 sinking in a sea of  
 multilingualism.*

by Ken Birrell, C.T.

# All Too Quiet on the Western Front: French-to-English Translation in British Columbia

**T**he Society of Translators and Interpreters of British Columbia has 27 certified translators from French to English, 21 of whom reside in the province. That makes us the sixth-largest certified group in the STIBC (the groups translating English to Chinese, French, Japanese and Spanish are larger, as is the Chinese to English group). Translating the words of French speakers is an important task in this province: we need to make it easier for francophones to survive in French here, and to mediate their reality in an environment where they are actually one of the tinier linguistic minorities. Our task, as my supervisor used to put it rather grandly, back in Ottawa in the 1970s when bilingualism was a rising tide, is to “weave together the strands of Confederation.” But on a more prosaic level, we also need to put food on the table, and a survey of this professional group revealed that not many of its members are managing to do that through translation.

## Part-time is the norm

Of the 21 translators certified from French to English, only a handful are working full-time in this combination. What about the others? Well, for some, French-to-English translation is only one arrow in their linguistic quiver. Several are certified in the other direction and work mainly



Pattie Kealy

toward French. Others work primarily as court interpreters and/or work in other languages. Still others work in entirely different fields. Eric Spalding, for example, is a full-time instructor in communications and does translation in that field to complement his teaching. Pattie Kealy has been an active translator for many years, but now spends only 15-20% of her time translating, having followed the path of opportunity to work mainly in court reporting. Others work only part-

time by choice (some are easing into retirement) or for health reasons.

Just one of us works at the Translation Bureau's Vancouver office; otherwise, few in the group do government work. Only two of us (both trained in the Translation Bureau) get most or all our work from the federal government, under one- or two-year contracts. Two others once had full-time federal contracts translating inmate files for Correctional Services, but eventually that work was contracted out in bulk to a large translation firm in Quebec. The local office of the Translation Bureau farms out a limited amount of work under spot contracts.

Others in the group get work from various institutional sources: school boards, a health research foundation, francophone associations, an employment resource centre. Another major source of work is CGA-Canada, which has its head office in Vancouver.



Full-time translator Chris Olson

Olson had a practice in Quebec and managed to hold onto his clients there when he moved out to Victoria. Other translators get work from law firms, which usually require certified translations and therefore make serious use of the Society's directory. Few if any translators in the group do work for U.S. clients or agencies.

## Training: no longer available

In 1976, the French Department at the University of British Columbia began to offer a Certificate in Translation to those completing a two-year, part-time program that included courses in translation theory and terminology and practical courses in translation from French to English and English to French. Faced with budget constraints and enrolment numbers too low to justify the program, the University terminated it

*Ken Birrell is a self-employed French-to-English translator living in Vancouver. He served two years as President of the Society of Translators and Interpreters of British Columbia in the early 1990s and taught French-to-English translation for four years in the now-defunct Translation Certificate Program at the University of British Columbia.*



in 1998. With the Certificate Program gone, there are few opportunities to train as a French-to-English translator in British Columbia.

## High level of isolation

A striking finding of this survey was that virtually all those contacted work in isolation. They reported no formal or informal arrangements for sharing work or communicating about translation issues. This seems a marked deterioration from a decade ago, when contacts were much more frequent and projects were sometimes shared. Why the change? The end of the Translation Certificate Program is one reason. During the more than two decades of its existence, the program generated an old boys (and girls) network. Now the program is gone, and the old school ties are wearing thin.

Also, fewer French-to-English translators are actively engaged in the daily business of the STIBC. During the Society's middle period (after it moved away from its largely academic origins), translators working between French and English played a major role in its running. In 1992-93, for example, five of the eleven positions on the Board were held by French-to-English translators. Gradually, as the Society has evolved to reflect the linguistic reality in B.C., official language translators have moved to the sidelines to make way for translators and interpreters in other combinations, and they are thus foregoing this opportunity for professional contact.

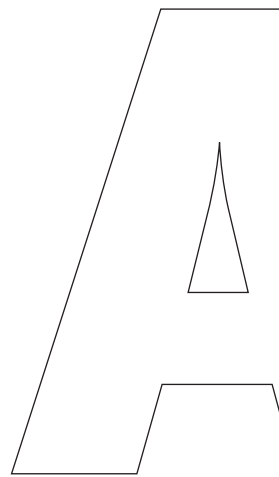
## Prospects for the future

This group is definitely greying. About half of its 21 members—and half of the more active ones—are in their fifties. A number of them are semi-retired or approaching retirement. Who will replace them? Not many are coming forward. To secure title protection, the STIBC had to set high entry standards, and it now requires prospective members to have one year's experience (for the official languages, the word equivalent is set at 110,000 words) even to write the admission exam. Who can meet this requirement, just starting out with no professional standing? And among those already admitted, there are currently only two associate members



Jennifer Fielding-Villeneuve

who identify French to English as their combination. Under the CTTIC rules, they cannot write the certification exam unless they have either: a degree in translation from a recognized university in Canada, plus one year's experience translating full time; or three years' experience translating full time. Under these conditions, the prospect of acquiring many new certified members is dim indeed, especially with formal training



**STRIKING FINDING OF THIS SURVEY WAS THAT VIRTUALLY ALL THOSE CONTACTED WORK IN ISOLATION. THEY REPORTED NO FORMAL OR INFORMAL ARRANGEMENTS FOR SHARING WORK OR COMMUNICATING ABOUT TRANSLATION ISSUES.**

no longer available in British Columbia. As certified translator Jennifer Fielding-Villeneuve notes, "I am dismayed at CTTIC's decision to prevent those with less than an incredibly high number of translated words from sitting certification exams. I think it is unfortunate that someone with the talent and skill to translate is unable to have the chance to prove him/herself without having already translated hundreds of thousands of words: it's a real Catch-22."

The future of this language combination in B.C. is uncertain. One of the younger members of the group, Aaron Bull, sums it up: "It seems likely that our numbers will decline if the present circumstances continue." A number of factors—the greying of the profession; growing isolation; the unavailability of training; barriers to entry to the profession as a result of the exigencies of title protection and certification requirements, which, it must be said, seem to be tailored to the interests of our colleagues in Central Canada—are all conspiring to make it more difficult for this group to flourish and renew itself. Clearly, we will have to address this issue. A first step would be to meet to rebuild contacts and find ways that we can support each other and others who may wish to enter a profession that is, after all, both personally rewarding and vital to society. ☺



# A Snapshot of the Chinese Translation Market in B.C.

○  
*Catering to the complexity of the Chinese languages: Two spoken languages, Mandarin and Cantonese, one written language with simplified or traditional characters.*

by Fenella Sung

**M**embers working in the Chinese languages (written: Chinese, spoken: Mandarin and Cantonese) comprise the largest language group in the Society of Translators and Interpreters of British Columbia. As of July 2004, the Chinese language division had 44 associate members, as well as 49 members certified, respectively, in the combinations of English to Chinese, Chinese to English, French to Chinese, court interpretation (English/Mandarin and English/Cantonese). It is also the most active language division among the 36 different language categories represented in the STIBC.

On July 12, 2004, some members of the Chinese division had a roundtable discussion to share views and perspectives on the challenges faced and insights into the future. The discussion was conducted in Mandarin; the background of the participants and a summary of the issues discussed are shown below.

## *Diversified backgrounds, wide-ranging markets, specialized skills*

Like members of the Chinese community in B.C., our Chinese members come from diversified backgrounds and speak a variety of languages. Just look at the participants of the discussion group: George Gong and Mingmian Chan came from Mainland China with Mandarin as their mother tongue. George also speaks Shanghainese, while Mingmian speaks Cantonese, Hakka and French and also understands German. Susan Yao and I are originally from Hong Kong and we both speak Cantonese and Mandarin. Louise Chen is of Taiwanese background and she speaks Mandarin, her mother tongue, plus Taiwanese. And, of course, all of us are fluent in English.

Our Chinese translators/interpreters work in a wide range of markets, demonstrating the global demand for services in the Chinese languages. At one end of the spectrum, for two of the earlier starters—Louise Chen and I—80% of our business comes from clients in the U.S., whereas our other female colleague—Susan Yao—works mostly for the local B.C. market, with a small fraction of her business coming from her birthplace, Hong Kong.

Of the three female participants, two—Susan and I—are also certified court interpreters, whereas Louise



Fenella Sung

has an Advanced Interpreter Certificate. It is not surprising, therefore, that all three of us undertake both translation and interpretation work. Our combined fields of specialty range from medical translation (Susan), technical translation and localization (Louise), to court interpretation (Susan and I) and medical interpretation (Susan and Louise). I also specialize in legal and financial/business translation, simultaneous interpretation and broadcast interpretation.

At the other end of the spectrum, our two male colleagues with a Mainland China background—George Gong and Mingmian Chen—undertake only translation work and they work solely for the local B.C. market. George specializes in educational consulting in his local community in the Fraser Valley, while Mingmian devotes his efforts to immigration-related work.

Interesting enough, while Mingmian is also a certified translator from French to Chinese, he says that the demand for this particular language combination is extremely low, accounting for less than 1% of his total business.

## *Local and global competition and challenges*

One of the daily issues we encounter is the complexity of the Chinese languages. Far too many people take it for granted that Chinese is one, homogenous language, written and spoken. The reality is quite the opposite. As Louise Chen says, “Every time we deal with a new client, we have to ask questions right from the start. ‘Do you require simplified or traditional characters?’ If they say ‘Chinese characters,’ then you know they do not understand, and you have to rephrase the question to ask ‘Does your document target the Mainland Chinese, Taiwanese, Hong Kong, North American or European market?’ Or even tell them ‘If you target the Mainland Chinese market, you have to use simplified characters.’” The same holds true for the interpretation market. For interpretation assignments, the very first question we have to ask is: ‘Do you require Mandarin or Cantonese interpretation?’ Similar kinds of questions are also being asked every day in the court and health care systems in B.C.

On the local scene, one of the most critical competitive issues we face is the very low translation rate when compared with other languages like French or

Fenella Sung is President of the Society of Translators and Interpreters of British Columbia.



Russian, or Asian languages like Japanese or Korean. As Susan Yao puts it, “We know that the very low rate comes not from inside but from outside the Society. Non-certified translators/interpreters boost the supply of Chinese linguistic services and clients simply may not be able to tell the difference.” Educating potential clients to distinguish between certified and non-certified translators is therefore the key.

For those of us operating in the international marketplace, we also face fierce competition as a result of globalization, which has steadily worsened the market situation. With technological advancements nowadays, it can be very convenient for Canadian or American corporations and translation agencies to directly contract translators or translation firms inside China or Taiwan. Translators in North America no longer enjoy the advantage of proximity. Furthermore, it is not hard to find Chinese language service providers with extremely low rates, especially in Asia. As a result, we have seen the translation quality for the Chinese languages, in parallel with the rate per word, decline significantly in the past decade, especially in the English to Chinese combination. That said, this low-rate, low-quality service only caters to those

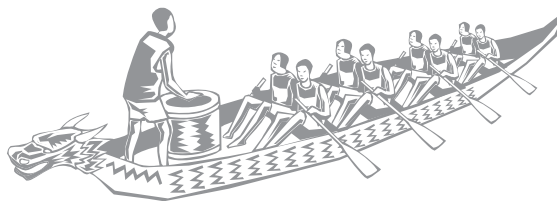


clients who do not pay much attention to quality. More often than not, work done by such translators requires stringent editing, sometimes even re-translation.

### *Challenges from within the Chinese community*

One thing we find hard to beat is the so-called “value for money” concept that is part of the social culture of the Chinese community. Many Chinese-speaking clients do not appreciate the value of intangible professional services, but will spend large sums of money to buy tangible goods! By the same token,

Participant	Certification	Business Ratio in Terms of Language Combination	Fields of Specialty/Practice	Other Relevant Qualifications
Fenella Sung	Translation: English↔Chinese, English/Cantonese	50% C to E 50% E to C	Legal, financial and marketing translation Court interpretation Simultaneous interpretation Broadcast interpretation	Degree in English Language and Comparative Literature, LLB, Intermediate level
George Gong	Translation: English→Chinese	100% E to C	Educational consulting	Degree in English Language and Literature
Louise Chen	Translation: English→Chinese	90% E to C 10% C to E	Literary, technical and medical translation Localization	Degree in Chinese Language and Literature Certificate in Advanced Interpreting
Mingmian Chen	Translation: English↔Chinese, French→Chinese	Over 90% C to E 1% F to C	Immigration and legal translation	Degree in English Language and Literature, LLM
Susan Yao	Translation: English↔Chinese, Court Interpretation: English/Mandarin, English/Cantonese	60% E to C 40% C to E	Health care translation and interpretation Court interpretation	Diploma in Translation Certificate in Court Interpreting Certificate in Healthcare Interpreting Course on Medical Terminology



these clients do not see why they should pay the lawyer's consultation fee when the lawyer only sat there and listened to them for an hour and did nothing. As Susan Yao puts it, "I once had a client who asked for three driving licenses to be translated. He found it unimaginable that I refused to offer him any discount. He said I could get away with no discount for one license, but not for three. He took discounts as a given."

The other community-related issue we face is that there are far too many amateur translators operating in the B.C. market. Many of them do not act as professionals and they have no intention of working full-time in the field. They may have other jobs and translation is only one of many ways to supplement their income. They are the ones who severely undercut the market rate. For example, there are many court interpreters who also take on legal translation work, despite the fact that they are not certified translators. All they do is simply attach a declaration or an affidavit. Worse yet, many lawyers and judges are willing to accept their translations.

### *Quality, reliability, market niche and value-added service*

As freelance translators, we firmly believe that quality and reliability are the keys to success. Take my personal experience as an example. Years ago before I moved to Canada, I worked for the Hong Kong government in charge of trade and industrial promotion. We required French, German and Japanese translations for our promotional publications and we sent them to a very large international translation agency headquartered in the U.S. However, the translation quality was so bad that it backfired and we ended up having to sue the agency. Many clients simply cannot afford having to take court action and they will be very careful in choosing their translators. Today, about 15% of my business comes from re-translation, which simply demonstrates the not-too-desirable quality offered by some Chinese translators out there.

Over the years, many of our Chinese colleagues have also developed their own niche, depending on their backgrounds and expertise. Susan Yao has developed into a translator/interpreter specialized in health

care, Mingmian Chen specializes in immigration, and Louise Chen in technical translation and localization. As for myself, I have developed a specialty area in legal translation and interpretation. Since I worked as a broadcast journalist before and still host a current affairs radio program every Saturday, my interpretation skills also prove useful when I am interviewing non-Chinese-speaking government officials or political leaders.

George Gong has established himself as an educational consultant, providing all kinds of cultural adaptation services, including translation/interpretation. He says, "It is important to provide a value-added or one-stop service, not only strict translation, to your clients. Many of them may not know what the best approach or strategy may be in handling Chinese delegations, for example, and they definitely find my advice and expertise valuable when they are doing their planning." Many Chinese members of the Society of Translators and Interpreters of B.C. also branch out to other value-added services such as typesetting and graphic design.

### *Working as a team*

One imperative strategy for a successful translation/interpretation profession is to collaborate with, and make referrals to colleagues in order to keep clients within the Society. Operating solely on one's own can be both exhausting and limiting. Alone, quite often we would have to decline prospective assignments that go beyond our capabilities in terms of volume and delivery timeframe. But with the Society of Translators and Interpreters of B.C. behind us, together we have the expertise, skills and experience required. We can form an ad-hoc working team to bid on or handle mega projects, especially those with very tight deadlines, instead of losing work to translation agencies. Working in collaboration not only helps us retain clients, it also gives our Chinese translators capabilities similar to that of translation agencies, with the added flexibility of handpicking teammates to cater to the unique requirement of every assignment that comes our way.

In other words, we are not competitors. We are colleagues. ☺



# Un marché tourné vers l'extérieur

**D**écrire le marché de la traduction anglais-français en Colombie-Britannique... Question bien subjective et difficile à cerner étant donné que l'expérience de chacun et chacune est unique. Les auteures ne se targuent donc pas de décrire la réalité de tous, mais bien celle qu'elles connaissent personnellement. Travaillant en réseau dans le domaine depuis plus de sept ans, elles ont eu l'occasion néanmoins de faire un tour d'horizon de la situation.



Pascaline Denblyden

Le marché de la traduction anglais-français en Colombie-Britannique est particulier étant donné que la plupart des clients ne sont pas situés dans la province. La clientèle est en fait dispersée au Canada et en Europe. Les clients avec qui nous traitons en Europe sont principalement des agences de traduction qui recherchent des traducteurs vers le français canadien. Le fait d'avoir un site Web nous a permis de nous faire connaître, et les tarifs sont moins élevés au Canada que dans certains pays européens, notamment la Suisse. Les clients de la Colombie-Britannique qui font affaire avec nous sont, soit des succursales d'une compagnie implantée en Ontario ou au Québec, soit des entreprises d'étude de marché ou de conception de sites Web, ou bien de petits fabricants souhaitant commercialiser leur produit au Québec ou ailleurs dans la francophonie. Pour les autres, il s'agit du gouvernement fédéral, d'organismes culturels, sportifs, paragouvernementaux ou d'agences de traduction à l'étranger. En moyenne, 30 % environ des travaux sont des textes et des documents gouvernementaux.

Les tarifs en Colombie-Britannique sont moins élevés que dans le reste du Canada en général et se situent dans la tranche de 0,15 \$ à 0,22 \$ en moyenne. Pour certains travaux plus spécialisés ou dont les délais sont très serrés, les tarifs peuvent être plus élevés. Étant donné que l'économie en Colombie-Britannique a été relativement instable ces dernières années, les tarifs de même que les salaires en général sont inférieurs à ceux du reste du Canada, et ce, même si le coût de la vie y est plus élevé. Le fait que le français ne fasse pas partie de la vie de tous les jours peut également expliquer ces tarifs plus bas. Pour plusieurs, le français est simplement une « obligation légale » et un coût dont ils se passeraient volontiers.

## Une connaissance partielle de français

Très souvent, nos interlocuteurs privés ne parlent pas français ou ont une connaissance sommaire de la

langue mis à part, bien entendu, les fonctionnaires. La majorité croit que le simple fait de connaître le français suffit pour bien traduire. Plusieurs personnes s'improvisent traducteurs simplement parce qu'ils connaissent la langue, et de nombreuses entreprises ne valorisent pas la profession. Ce phénomène n'est bien entendu pas limité à la Colombie-Britannique. Ces pseudo-traducteurs bradent en fait le marché. Il arrive fré-

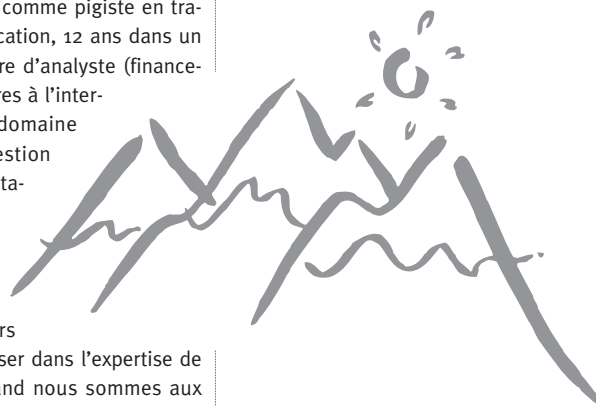
quemment que des personnes nous appellent disant avoir utilisé un logiciel de traduction sur le Web et souhaitent que nous peaufinions le document de façon à économiser. La perception du traducteur agréé n'est donc pas toujours très bonne (ses tarifs sont en général plus élevés), son travail reste méconnu, et la profession n'est pas très valorisée.

Notre équipe a une formation diverse, chaque personne ayant connu un parcours différent et choisi la traduction après une autre carrière. Les diplômes que détiennent les auteures sont variés : baccalauréat en relations industrielles (cinq ans d'expérience dans le domaine des ressources humaines) et diplôme en traduction (cinq ans d'expérience en traduction); baccalauréat spécialisé en traduction, certificat de rédaction technique, diplôme d'enseignement des mathématiques et sciences (15 ans comme enseignante en Europe et au Canada et 15 ans comme pigiste en traduction); maîtrise en communication, 12 ans dans un organisme culturel fédéral à titre d'analyste (finance, développement des affaires à l'international), traduction dans le domaine culturel et dans celui de la gestion des organismes culturels, adaptation de dialogues. Cela représente un véritable atout pour les divers textes que nous traduisons. Nous avons formé un réseau informel de traducteurs agréés, qui nous permet de puiser dans l'expertise de chacun, de nous entraider quand nous sommes aux prises avec des colles linguistiques, de nous relayer pendant les vacances. Mentionnons aussi que nous nous révisons toujours l'une l'autre, ce qui nous donne une très grande satisfaction, nous permet de rester humbles et d'assurer la qualité du travail. Ce mode de collaboration est idéal, et nous avons développé entre nous une camaraderie, un esprit de confiance et de soutien très apprécié. Tous les membres de ce réseau utilisent Trados et, bien entendu, Termium et Le grand dictionnaire terminologique, outre les nombreux sites spécialisés bilingues.



*En Colombie-Britannique, la traduction de l'anglais au français souffre du fait que la profession ne soit pas reconnue à sa juste valeur.*

**par Camille Gueymard,  
Mireille Letellier,  
Pascaline Denblyden**



### Se tenir au fait

La STIBC organise de nombreux séminaires pour encourager ses membres à se perfectionner. Elle publie également un bulletin de liaison qui tient les membres au courant des développements récents. Cela nous permet de nous tenir au fait de l'évolution du marché et des technologies en traduction, dans la province et au Canada. Bien que la STIBC veille aux intérêts de tous les traducteurs agréés et rehausse la perception de la profession, les traducteurs anglais-français n'y sont pas majoritaires contrairement à plusieurs autres provinces. Cela s'explique notamment par la proximité du marché asiatique et par la démographie de la province. Pour la combinaison anglais-français, la STIBC compte 8 membres associés et 40 membres agréés.

Selon nous, l'avenir de la traduction anglais-français en Colombie-Britannique est positif, mais nous devons sans cesse nous battre pour que la

profession soit mieux reconnue et aussi pour freiner le nombre de personnes qui se disent traducteurs du jour au lendemain, qui cassent les prix et nuisent grandement à la qualité des traductions. La STIBC et chaque traducteur agréé en particulier se doivent de défendre les intérêts de la profession. Contrairement à leurs collègues au Québec ou en Ontario, les traducteurs d'ici doivent se tourner davantage vers des clients résidant en dehors de la province étant donné qu'en Colombie-Britannique la deuxième langue majoritaire n'est pas le français. Il est bon néanmoins de préciser que, parmi le réseau de traducteurs que nous connaissons, personne ne crie famine, bien au contraire. Malheureusement, trop de traducteurs travaillent isolément, ayant peur de partager leur expérience avec d'autres alors que cette ouverture leur permettrait de parfaire leurs connaissances, de créer des liens professionnels et amicaux profonds et d'accroître leur clientèle. ☞

## PROGRAMME D'ASSURANCE POUR LES MEMBRES DE L'OTTIAQ

P<sub>3</sub> A<sub>1</sub> S<sub>1</sub> S<sub>1</sub> E<sub>1</sub> Z<sub>10</sub> -

V<sub>4</sub> O<sub>1</sub> U<sub>1</sub> S<sub>1</sub>

L<sub>1</sub> E<sub>1</sub>

M<sub>2</sub> O<sub>1</sub> T<sub>1</sub>

Le programme d'assurance de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec est le seul qui puisse satisfaire parfaitement vos besoins d'assurance. Le seul qui vous offre des taux aussi avantageux. Et le seul pour lequel une équipe multidisciplinaire a été mise sur pied à votre intention.

Profitez ainsi de tarifs de groupe avantageux sur toutes les protections suivantes :

- assurance auto-habitation
- assurance vie, accidents, salaire
- assurance médicaments
- assurance voyage
- assurance juridique
- assurance des entreprises.

Pour obtenir une soumission gratuite, communiquez sans tarder avec un conseiller de Dale-Parizeau LM.

**DALE**  
**PARIZEAU**  
**LM**

Cabinet de services financiers

HULL • JONQUIÈRE • MONTRÉAL  
QUÉBEC (Poitras, Lavigneur)  
SHERBROOKE (Dunn-Parizeau)



À votre service partout au Québec, COMPOSEZ 1 877 807-3756

www.dplm.com

# Legal Interpreting in British Columbia

**T**here are no guidelines laid down for the selection of court interpreters. The hiring is carried out, most often, by court clerks who have little or no knowledge of the problems involved in language transference. One court administrator admitted that the qualifications are determined by the “no screech” method. If no one screeches, the interpreter is deemed competent. If the accused fails to appear, the interpreter receives one hour’s pay. Naturally the agency providing the interpreter takes half the fee. We are told that one such agency provides certification papers for \$10.

The above forms part of the description I gave at a conference in New Jersey of the court interpreting situation in British Columbia in 1989. My presentation coincidentally marked the tenth anniversary of the first steps taken to change the face of legal interpreting in B.C. In the late ’70s, a young doctoral student at the University of Toronto had been called to act as interpreter in a months-long narcotics trial. A novice at interpreting, he experienced first-hand the inadequacy of the court interpreter system prevalent throughout Canada. When he moved to Vancouver shortly afterward, Jindra Repa convinced his Dean at Vancouver Community College (VCC) of the importance of training interpreters for the legal system. With the assistance of Professors Roda Roberts and Brian Harris of the School for Translators and Interpreters at the University of Ottawa, Jindra was responsible for the design of the first multilingual training program for court interpreters in North America in 1979. It is still today the longest running fully functional program of its kind.

## The founding of STIBC

Other steps followed between 1979-1989: foremost was the founding of the Society for Translators and Interpreters of B.C. (STIBC) in 1981. Unlike other affiliates of the CTIC (as the umbrella organization was then called), which put translation at the forefront, the impetus for creating a professional society in B.C. stemmed from an attempt to found a Society for Court Interpreters. The same impetus led to the formulation of the STIBC court interpreter accreditation exams, administered and adjudicated provincially. The first assessment of court interpreter qualifications in Canada, the exams were essentially similar to the examination model adopted for the Certificate Program in Court Interpreting at VCC. Both exam models tested the same skills by the same or similar means, since the moving force behind both the

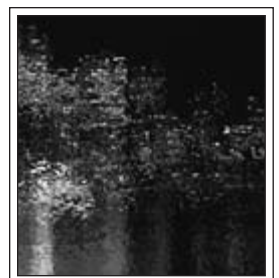
College training program and the STIBC was the same small group of individuals promoting the professionalization of translators and interpreters.

During those ten years, neither the STIBC nor the VCC Program had any significant influence on the status quo of court interpreting in B.C. Nevertheless, the issue did not lie dormant. Beginning in 1983, representatives of the VCC program and the STIBC met periodically with representatives of the Court Services Branch of the Ministry of Attorney General of B.C. (the A/G). During that decade, the STIBC set up task groups to study the question of the professionalization of court interpreters and the implementation of accreditation procedures. The task groups comprised representatives from the Society itself, the VCC Program, practicing court interpreters, commercial agencies, and the legal profession. However, any attempt to impose accreditation procedures as well as membership in a professional association was strongly and successfully opposed by the majority of practicing court interpreters.

In 1990, based on the findings and recommendations of those task groups, the STIBC, with the collaboration of the VCC Program, presented a proposal to the A/G concerning the testing and certification of legal interpreters for the B.C. court system. The proposal put forward a court interpreter system comprising training at a public institution such as VCC, and an examining body with the powers to grant certification. The examining body proposed was the STIBC, which not only could operate at arm’s length from the employment procedure, to avoid any real or perceived conflict of interest, but also had experience in testing court interpreters. In response to the legal interpreting realities in B.C.’s multilingual society, the proposal also set forth a two-tiered hiring system. That is, the proposed policy would give priority to certified court interpreters (the higher tier). However, if, and only if, no certified interpreter were available in that language combination, a non-certified court interpreter could be called (the lower tier). Accordingly, a two-tiered fee structure was also proposed. To facilitate the transition to the new system, the proposal included a one-time grandfather clause to grant certification without examination to practicing court interpreters able to demonstrate a suitable level of experience in B.C. courts. Finally, the proposal recommended that membership in a professional society be a requirement for certification. Before replying to the STIBC proposal, Court Services undertook a review of court interpreter services throughout Canada and other jurisdictions.

○  
*Won the battle for  
recognition and  
accreditation –  
still fighting for  
better pay.*

by **Silvana E. Carr, Ph.D.**



### *CTIC seeking national recognition for court interpreters*

At the same time, the CTIC was seeking national recognition for court interpreters. A national certification exam was piloted in Montreal in 1990. The evaluators of the pilot deemed the exam format to be valid, and recommended changes only to the administration procedures. The CTIC national court interpreter certification exam format stemmed from the STIBC provincial exam, which had been in existence since 1981.

In June 1992, the Court Services Branch of the A/G proclaimed its new Court Interpreter Policy. Court Services accepted the recommendations of the STIBC proposal as to the importance of training and certification, and the two-tier system of hiring and fee structure, granting a substantial raise to the first tier of interpreters. However, Court Services did not accept the grandfather clause, did not grant recognition to the STIBC as the certifying body, and did not make membership in the society a requirement for certification. Instead, Court Services elected to recognize the STIBC certification, and the Certificate granted by VCC to graduates of its training program, as equal proof of qualification to work as accredited interpreters in the courts of B.C.

The consequences of the proclamation of this policy had an immediate effect on the fortunes of the training program at VCC. The September intake for that year jumped from a previous years' average of 50 to 212 applicants and has remained consistently high. The public recognition of the program by the A/G consolidated the program's position within the College. All programs in the Continuing Education Division are to be offered on a cost-recovery basis. Due to the language-specific nature of interpreter training, tuition fees have never covered costs, and the program has thus always been in a vulnerable position. Other events have contributed to keeping the program viable in spite of financial concerns. In the same year, for example, the University of Minnesota researched 25 existing interpreter training programs in North America and Europe. From these, six were chosen for site visits, including VCC, the University of Arizona, the Cambridge Interpreter Project and the Polytechnic of Central London in the U.K., the Copenhagen School of Business, and Stockholm University. Following their visits, the researchers concluded that the VCC Program best suited the needs of a multilingual society, and chose it as the model for their training program. The Law Foundation of B.C. also awarded funding to the VCC Program to develop various projects in court interpreter training, and to establish an endowment to provide scholarships to needy students accepted into the Program. In 2002, the VCC Certificate Program in Court Interpreting won the Program Excellence Award granted annually by the Association of Canadian Community Colleges to just one program in Canada.

The A/G's Court Interpreter Policy did not have as immediate an effect on the STIBC. The incentives did not induce court interpreters to become members of

the Society, especially since that entailed submitting to examination and evaluation by peers. Graduates of the VCC Program thus simply presented their VCC Certificate to the courts and generally ignored the exhortations of instructors as to the benefits of membership in a professional association. However, as the STIBC gradually gained professional recognition in the translation market, more and more VCC graduates in the last few years have successfully sought, and are seeking, STIBC certification. VCC graduates, however, still make up by far the largest number of court interpreters accredited with Court Services.

### *STIBC granted title protection*

A recent development may bring about greater recognition of the STIBC in the legal interpreting field in B.C. In February 2004, the STIBC was granted title protection for various titles in B.C. As a result, only STIBC-certified members have the right to use the designation "Certified Court Interpreter." It remains to be seen whether VCC graduates, who may only print "VCC Certificate Program in Court Interpreting" on their business cards, are lured to the STIBC by the coveted designation. Perhaps if a third and higher level of payment from Court Services were to reward membership in the association, with its requirements of continuing education credits and submission to an ethics committee...? Currently, interpreters accredited with Court Services receive a fee of \$35 per hour with a minimum guarantee of two hours' pay. Non-accredited interpreters receive \$20 per hour. These fees have not increased since 1992.

Many challenges, however, still exist. Only a third of court interpreters are accredited. They are based almost exclusively in the Lower Mainland and are called to other parts of the province only for serious cases. Thus in towns outside the Lower Mainland, untrained bilingual individuals are the only option for the daily functioning of the court. The VCC Program receives many requests for training throughout the province. VCC instructors have been sent for one- to three-day workshops, but these are just stopgap measures. VCC has pioneered two 98-hour training programs for First Nations interpreters in the interior of B.C. The College has also successfully developed web-based distance education programs. However, the tuition fees are too high for most aspiring professional interpreters outside the Lower Mainland. There is not enough work for them to make it financially worthwhile. This situation does not translate into equal access to justice for all in the justice system.

Another challenge is posed by an increasingly multilingual society. Although both VCC and the STIBC train and examine court interpreters in 17-19 languages, that is but the tip of the iceberg, considering the many languages of lesser diffusion which have no trained professional interpreters. In 2002, VCC offered a 395-hour training program for Kurdish and Khmer interpreters that had to include intensive English



language upgrading. Five of the twenty-two students enrolled achieved the basic interpreting certificate. They would like to continue their studies in the Court Interpreting Program. But where to find the funding for such ventures, in the number of language combinations required for the needs of the province?

This article has focused on court interpreting, specifically for the criminal courts. In other areas of legal interpreting, the situation is less regulated. While it is true that a growing number of lawyers are using accredited interpreters in the civil courts and in their offices, the expectations of the role of the interpreter by most legal personnel remain in conflict with

the code of ethics espoused by the STIBC, VCC and Court Services. Much still needs to be done to educate this segment of consumers of interpreting services.

Over a period of two decades, the field of legal interpreting in British Columbia has evolved from an ad-hoc activity practiced by self-professed bilinguals to a court interpreting system comprising training, examinations, accreditation and certification, which has made B.C. a leader in Canada in working toward the professionalization of court interpreters. Much has been accomplished, it is true, but there is still much to do to make legal interpreting a recognized and respected profession. ☞

## *Une répartition linguistique très particulière*

**P**our nous faire une idée de l'ensemble des langues parlées en Colombie-Britannique, nous avons recueilli les données d'un tableau sur la répartition linguistique publié par Statistique Canada dans Internet après le recensement de 2001.

Il est intéressant de noter que près de deux fois plus de femmes que d'hommes déclarent le japonais et le togalog comme langue maternelle; dans le cas de l'inuktitut, seules des femmes déclarent avoir cette langue maternelle. De plus, les personnes ayant déclaré avoir comme langue maternelle une langue autochtone représentent moins de 10 % de la population qui se déclare autochtone.

### **Langues officielles**

Sur une population globale de 3 868 875<sup>1</sup> personnes, l'anglais est la langue maternelle de 2 825 780 personnes, tandis que le français est celle de 54 400 personnes et n'arrive qu'au cinquième rang parmi les langues maternelles.

### **Langues non officielles**

Près du quart des Britanno-Colombiens, soit 940 000 personnes, déclarent avoir une langue non officielle comme langue maternelle.

Le chinois, dans la famille des langues sino-tibétaines, est la deuxième langue maternelle, déclarée par près de 308 000 personnes.

Les langues indo-iraniennes représentent 179 430 personnes avec une forte représentation du panjabi (121 749), suivie du persan (21 285) et de l'hindi (20 300).

La langue allemande est parlée par 84 600 personnes et le néerlandais, par 26 740 personnes.

Le togalog (ou pilipino), de la famille des langues malayo-polynésiennes, est parlée par 35 940 personnes.

Les langues latines sont représentées par 75 870 personnes, dans une forte proportion de l'espagnol (28 235), de l'italien (28 165) et du portugais (14 155).

Dans la famille des langues asiatiques, le coréen est la langue maternelle de 28 100 personnes.

Le vietnamien, dans les langues austro-asiatiques, est parlée par 23 220 personnes et le japonais, par 17 900 personnes.

Les langues slaves sont elles aussi largement représentées, par 75 210 personnes, avec le polonais et le russe en tête de liste.

Le hongrois, dans la famille des langues finno-ougriennes, est la langue maternelle de 10 780 personnes.

Paradoxalement, les langues autochtones sont faiblement représentées : plus de 100 000 Britanno-Colombiens se déclarent autochtones, mais seulement 10 455 d'entre eux reconnaissent avoir une langue maternelle autochtone. Les grandes familles de langues représentées sont, notamment, les langues

algonquines, les langues athapascanes, le haida, les langues iroquoises, les langues salishennes, les langues sioux, les langues tsimshennes, les langues wakashanes et l'inuktitut.

Le nombre moyen de locuteurs de la plupart des langues autochtones varie entre 1 000 et 3 000. Plusieurs de ces langues sont parlées par quelques centaines, voire quelques dizaines de personnes, souvent âgées de plus de 50 ans, ce qui laisse présager qu'elles sont appelées à disparaître.

Enfin, certaines langues sont la langue maternelle de moins de 10 000 personnes, soit le grec, avec 6 685 personnes, et l'arabe, parmi les langues sémitiques, avec 6 235 personnes. On trouve aussi une dizaine d'autres langues slaves dans cette catégorie. Le tamoul est parlé par 3 135 personnes. Parmi les familles de langues africaines, les langues nigéro-congolaises sont faiblement représentées, avec 1 405 personnes déclarant parler l'une d'elles, et environ 300 personnes se déclarant de langue maternelle créole.

**Françoise Tardy**

1. Selon le recensement de 2001. En avril 2004, la province comptait 4 177 400 personnes, soit un huitième (13 %) de la population totale du Canada (31 825 400 personnes).

# La traduction dans le domaine amérindien : la côte nord-ouest du Pacifique

L'anthropologue Guy P. Buchholtzer étudie la question de la sauvegarde et de la rétention des langues et cultures autochtones depuis de nombreuses années. Il traite ici de la présence, de la traduction et de la survie de ces langues, prises dans leur ensemble, dans la province du Canada qui est la plus riche à cet égard.

Par Guy P. Buchholtzer



© Guy P. Buchholtzer, 2004, Kwakwaka'wakw First Nations Centre for Language Culture at Continuing Studies, Simon Fraser University

Les Premières Nations de la côte nord-ouest du Pacifique forment des entités socioculturelles bien distinctes du reste des Amériques. C'est une côte montagneuse parsemée de milliers d'îles et difficile d'accès, ce qui a contribué à son isolement jusque vers 1850. Le navigateur espagnol Juan Pérez fut le premier Européen à aborder ces terres, en 1774. Plus au Nord, ce furent les Russes, en Alaska, en 1741. Le peuplement par les Européens et les Asiatiques ne commença pour de bon qu'avec les ruées vers l'or. Cette aire culturelle s'étend sur près de 3 000 kilomètres, de l'Alaska à l'Orégon; la présence amérindienne y remonte à quelque 8 000 ans. Prises dans leur ensemble, ces Premières Nations qui se différencient entre elles par la langue (on en distingue près d'une trentaine rien qu'en Colombie-Britannique) et par certains traits d'ordre socioculturel, artistique et organisationnel (comme les cérémonies du potlatch<sup>1</sup>), formaient traditionnellement une civilisation basée sur les ressources de la mer et de la forêt (d'où l'importance du saumon, du cèdre, de la cueillette de baies sauvages, etc.). Du nord au sud, on distingue plusieurs divisions culturelles et linguistiques<sup>2</sup> :

- Nations tlingit : de Yakutat (Alaska) jusqu'au cap Fox et bordure nord de la Colombie-Britannique. Nombreux dialectes.
- Nations haida : îles Haida Gwaii (îles de la Reine-Charlotte) et îles adjacentes en Alaska.
- Nations tsimshian, nisga'a et autres de la côte et de l'intérieur à la hauteur de Haida Gwaii.
- Wakashan : comprenant les nations kwakwaka'wakw et les nations nuuchanulth, île de Vancouver et côte continentale.
- Nations salish des îles, de la côte et de l'intérieur continental.

Chacun de ces ensembles se subdivise à son tour en diverses nations et groupes linguistiques. Sur le plan des réalisations artistiques, on peut distinguer, au-delà des emprunts et des influences régionales, un apparemment assez prononcé entre, d'une part, les formes et symboles de l'art tlingit, haida et tsimshian (« style du Nord ») et, d'autre part, entre les arts kwakwaka'wakw et nuuchanulth, alors que les arts salish, au sud, forment eux aussi une entité à part. On

estime que la population amérindienne de la Colombie-Britannique s'élève de nos jours à environ 100 000 personnes; plus de la moitié des langues amérindiennes du Canada se trouvent en Colombie-Britannique.

## Considérations générales sur la traduction amérindienne

S'il est un domaine où l'expression « Traduttore traditore » semble s'appliquer à merveille, c'est bien celui des langues indigènes des Amériques. Ces langues restent en effet encore relativement peu connues plus de cinq siècles après l'arrivée de Christophe Colomb. Aujourd'hui, il n'existe encore que peu de grammaires complètes; ce n'est que depuis une vingtaine d'années que la mise au point des dictionnaires, outils essentiels à la traduction, s'est vraiment développée. Les anciens dictionnaires et grammaires, comme ceux du Kwak'wala (langue des Nations Kwakwaka'wakw (« Kwakiutl ») par Franz Boas, sont souvent restés ignorés à l'époque de leur parution. Les choses ont-elles changé? (À quand un *Termium* des langues amérindiennes du Canada?) L'essor récent de la linguistique amérindienne et le développement d'outils informatiques facilite toutefois la mise au point des dictionnaires<sup>3</sup>. Ajoutons à cela les questions posées par la transcription des langues de civilisations à tradition orale<sup>4</sup> (ce qui n'est pas sans influencer sur l'enseignement et la perception socio-psychologique des phénomènes de langue et de culture chez les Amérindiens eux-mêmes), ou celles relatives à la difficulté à saisir les dimensions conceptuo-grammaticales et visions du monde, et ajoutons-y les complexités de l'univers mythologique et des représentations chamaniques, ou encore la nécessité de l'expérience du *vécu* de la langue dans le présent contexte, et l'on réalisera d'autant mieux la difficulté de la tâche du traducteur à devoir rendre dans une langue ce qui a été produit dans une autre. En raison de l'érosion des faits de culture et d'identité dont sa société a été l'objet, même un traducteur d'origine amérindienne éprouvera ces difficultés-là.

Toute traduction remplit des besoins et des attentes d'ordre culturel, économique ou social. Le phénomène de la traduction est un thermomètre de l'interaction socio-économique, politique et idéologique : cela demeure vrai pour les langues et cultures amérindiennes.

Guy P. Buchholtzer est directeur du Kwakwaka'wakw First Nations Centre for Language Culture at Continuing Studies, Simon Fraser University, à Vancouver.

Aujourd'hui, la plupart des langues indigènes américaines qui ont survécu au choc de la rencontre avec l'Europe courent le danger de disparaître définitivement d'ici quelques années (chez les Kwakwaka'wakw, il n'y a plus guère que 200 bons locuteurs sur une population de 5 000 personnes). Leur assise culturelle et économique a en effet été disloquée; la documentation et la description de ces langues demeurent encore incomplètes alors que leur vécu social est devenu problématique sinon inexistant. Quant aux traditions orales, elles dépérissent, et les derniers locuteurs sont tous d'un âge avancé. Ces langues n'ont pas de statut officiel réel; elles sont parfois perçues à tort ou à raison comme celles des vaincus et des dépossédés, comme les vestiges d'un passé révolu, ou encore comme les objets prestigieux d'un musée virtuel où le visiteur occasionnel risque de se laisser bercer par l'illusion de maîtriser tant soit peu l'essence même d'un savoir ancestral et apparemment exotique, loin malheureusement de l'humilité et de la sagesse des grands maîtres du passé.

Les cultures et les langues amérindiennes ne jouissent pas encore, auprès du grand public, des médias et des institutions d'enseignement, d'une considération comparable à celles des langues et des cultures des peuples dits fondateurs, ce qui contribuerait pourtant à leur conférer un rôle plus dynamique dans la société multiculturelle canadienne. Quoique des progrès aient été récemment accomplis (les Canadiens se rendent de plus en plus compte des injustices dont ont été victimes les Premières Nations), les langues et cultures amérindiennes demeurent marginales, confinées le plus souvent à un milieu autochtone dont l'identité culturelle reste menacée ou, dans le meilleur des cas, fait les frais d'une opération de prestige culturel ou politique par des non-Amérindiens. La côte nord-ouest du Pacifique n'échappe pas à ce syndrome. Il faut donc espérer que les changements d'attitude à cet égard, changements auxquels le gouvernement fédéral du Canada a récemment fait courageusement écho, porteront leurs fruits avant qu'il ne soit trop tard, et que les langues et cultures amérindiennes prendront maintenant et de plein droit leur place dans la grande famille canadienne.

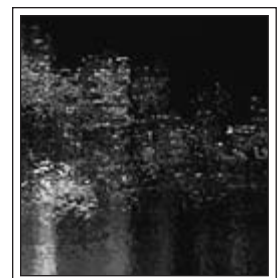
### ***Nature et importance de la traduction amérindienne sur la côte nord-ouest du Pacifique***

La dite « découverte » de l'Amérique — ne dirions-nous pas, plutôt, sa *révélation*? — est à l'origine d'innombrables écrits portant sur l'ensemble des domaines des savoirs accumulés à ce jour dans l'histoire de l'humanité. C'est une littérature particulièrement abondante en ce qui concerne les premiers habitants de ce continent, les Amérindiens, parfois encore appelés Autochtones, Indiens, Aborigènes ou Premières Nations du Canada. (Juste retour des choses? À leur arrivée au Canada au XVII<sup>e</sup> siècle, les Européens traitèrent « de nation à nation » avec les

Amérindiens.) Résultat de la rencontre entre Européens et Amérindiens, elle est souvent le portrait des préjugés européens; comme le faisait déjà remarquer Montaigne<sup>5</sup>: « Chacun appelle barbare ce qui n'est pas de son usage. » Elle fait cependant parfois état des connaissances amérindiennes sur les propriétés scientifiques des milieux naturels et de l'écologie. Elle traite de leurs mœurs et coutumes, bref, de tout ce qui fait partie des sciences dites humaines ou de la littérature. Ces textes sont, à quelques exceptions près, d'origine non amérindienne; trop rares sont les textes d'origine amérindienne. Pourtant, ceux qui se mirent à écrire — entre autres, George Hunt, Henry Tate, Dan George, George Clutesi — produisirent, souvent dans leurs propres langues, d'impressionnants traités culturels sinon des œuvres littéraires quand ils ne collaboraient pas à des recherches en sciences humaines.

La quasi-totalité de la littérature sur les Amérindiens de la côte a cependant été produite dans les langues des nouveaux venus: français, espagnol, anglais, russe, allemand, et parfois encore dans d'autres langues — plus récemment celles d'Asie. Elle a dérivé d'observations basées plus ou moins exactement sur les déclarations (en langue européenne) d'Amérindiens<sup>6</sup> qui, du coup, sont devenus les tout premiers traducteurs de ces langues. Sans entrer dans les détails de ce discours européen ou euro-américain, dans les fondements mêmes de son élaboration, de sa production ou de ses appropriations culturelles, qu'il suffise de dire qu'il relevait à quelques exceptions près d'un processus de transposition idéologique, tant en ce qui a trait aux phénomènes culturels qu'à celui de langues dont la sémantique et la grammaire restaient souvent encore mal comprises. Dans l'ensemble, s'il y a aujourd'hui traduction dans le domaine amérindien sur la côte nord-ouest, elle concerne surtout des textes traduits de l'anglais vers le français ou vice-versa — pensons à la littérature d'ordre juridique (certains textes des traités comprennent des informations traduites en anglais par des traducteurs amérindiens), économique, politique et culturel sur les Amérindiens. Quant à la traduction d'une langue amérindienne vers le français ou l'anglais, elle reste confinée à des domaines très spécialisés.

Mentionnons à ce propos les travaux d'envergure de l'anthropologue Franz Boas portant sur un grand nombre de cultures de la région, ceux de ses collaborateurs amérindiens George Hunt (Kwakwaka'wakw et Tsimshian) et Henry Tate (Tsimshian), ou ceux des anthropologues Marius Barbeau, Claude Lévi-Strauss, et tant d'autres. Sur le plan de la connaissance des langues et des traditions orales, le nombre de ceux et de celles qui ont dédié leur vie à cette recherche est également important. Ainsi, l'œuvre monumentale d'un John Enrico, résultat d'un travail de plus de 25 ans sur le haida en étroite collaboration avec la communauté, mérite-t-elle une attention toute particulière comme celle des travaux sur le tlingit de Richard et Nora Marks Dauenhauer. Encore une fois, des recherches d'importance sont entreprises à l'heure



actuelle comme l'attestent des conférences et réunions annuelles, telles l'International Conference on Salish & Neighboring Languages ou encore la mise sur pied de programmes d'enseignement des langues et cultures dans les écoles et centres culturels amérindiens. Aujourd'hui, grâce à une collaboration étroite entre les communautés amérindiennes et des chercheurs comme Laurence Thompson, Dale Kinkade, John Enrico, Brent Galloway, Jeff Leer, Michael Krauss et bien d'autres, les sciences du langage de la côte nord-ouest du Pacifique se sont forgées leurs propres outils conceptuels et analytiques. Plus proche de nous et au sujet des Kwakwaka'wakw, signalons la création d'un groupe de recherche sur le wakashan et du Kwakwaka'wakw First Nations Centre for Language Culture, dont l'une des tâches sera de rapatrier et d'analyser avec l'aide des locuteurs et des Aînés l'ensemble de la documentation sur les langues et les cultures de ces nations depuis le premier contact avec les Européens.

Au terme de ce trop court survol, il apparaîtrait qu'aujourd'hui, grâce aux progrès dans les sciences humaines et en linguistique amérindienne et, faut-il insister, grâce surtout et aussi à un changement d'attitude envers les Premières Nations, nous commençons à mieux découvrir l'indicible richesse de leur univers culturel. Espérons qu'il n'est pas trop tard. Alors qu'il

appartient aux communautés elles-mêmes de réintégrer, de sauvegarder et de réaffirmer leur héritage culturel selon des prérogatives qui demeurent strictement les leurs, c'est tout le travail des linguistes et de leurs collaborateurs amérindiens qui se situe à l'origine d'une méthodologie de la traduction amérindienne. ☺

1. Le potlatch constitue le cœur de l'organisation sociale, socio-économique, rituelle et spirituelle des peuples de la côte nord-ouest du Pacifique. La loi fédérale des années 1880 interdisant sous peine de prison le potlatch et la pratique des langues amérindiennes dans les écoles résidentielles, abrogée dans les années 1960, a été un désastre à la fois humain, socio-économique et culturel.
2. Pour plus de détails, consulter Wayne Suttles, « Pacific Northwest », Vol. 10, *Handbook of American Indians*, Smithsonian Institution, 1990.
3. Voir Guy P. Buchholtz, Ed., *Amerindian Languages & Informatics. The Pacific Northwest/Langues amérindiennes et Informatique. Le Pacifique Nord-Ouest*, CNRS/Sorbonne, *Amerindia* 7, xlv, 265 p., 1992, ISBN 2-903801-06-1.
4. Les traditions étaient transmises oralement depuis des millénaires. L'écriture, en tant que système symbolique de représentation, existait sous forme glyphique chez les Mayas, les Aztèques et d'autres peuples d'Amérique centrale. Une certaine standardisation vient d'être établie, souvent par les Amérindiens eux-mêmes, mais elle n'est pas nécessairement adoptée par tout le monde. Pour le Kwak'wala par exemple, c'est le système de transcription de la U'mista Cultural Society qui prévaut.
5. Michel de Montaigne, *Les Essais* [1588], Paris, Club français du Livre ; « Les portiques » — 18 ; 1962.
6. Des anthropologues (dont Franz Boas) et des missionnaires apprirent ces langues pour respectivement mieux décrire les cultures amérindiennes ou traduire la Bible et convertir.



Le spécialiste de la traduction par ordinateur

## Nous aidons les traducteurs à choisir les bons outils.

**BRIDGETERM** a pour but d'aider les traducteurs professionnels à choisir et à utiliser le bon logiciel de traduction assistée par ordinateur (TAO). Avec le nombre croissant de logiciels de TAO actuellement offerts sur le marché, il est devenu délicat de choisir celui, ou ceux, convenant le mieux à la nature des documents que vous avez à traduire. Nous possédons toute l'expertise pour vous aider à identifier la solution de TAO qui vous favorisera le plus en fonction de votre contexte unique de traduction.

En choisissant les bons outils, accompagnés d'une formation appropriée de chez BridgeTerm, vous bénéficiez d'un gain de productivité assuré tout en comptant sur plus de dix années d'expertise dans le domaine de la TAO. Nous sommes constamment à l'affût de ce qui se fait de mieux en fait de **mémoire de traduction**, de gestion de **bases de données terminologiques**, de **recherche plein texte**, de **bitexte**, de dépeuplement terminologique, d'alignement de textes et de **traduction automatique**.

BridgeTerm offre les services de vente, d'installation, de formation et de soutien technique sur les logiciels **Trados**, **LogiTerm**, **SDLX**, **ISYS**, **dtSearch** et **SynchroTerm**. Nous offrons également le service de migration de logiciel, tel que DéjàVue, TM/II ou Edibase, vers un autre logiciel de TAO. Pour en savoir plus, contactez-nous en composant le **514-932-7670**, ou visitez notre site au **www.bridgeterm.com**.

■ TRADOS

APPROVED RESELLER



# The Society of Translators and Interpreters of British Columbia

The Society of Translators and Interpreters of British Columbia (STIBC) was incorporated in 1981. As of June 2004, the Society's membership consisted of 312 Founding and Certified members, translators and interpreters, certified in over 80 language combinations (translators: 60 unique combinations; court interpreters: 18; conference interpreters: 4), and 144 Associate members.



Hana Kucerova

Translators may qualify for certification by two methods: (1) passing a written examination in their languages of proficiency, administered and adjudicated on a national basis by CTTIC; (2) by the "On Dossier" evaluation process. Court Interpreters are certified on the basis of written and practical examinations, originally developed by STIBC and now administered by CTTIC.

On November 18, 2003, the Society applied to the Registrar of Companies for title protection of the "Certified Court Interpreter" title (other occupational titles have been protected under B.C.'s Society Act since November 2002). This application was approved in February 2004. In the course of preparing the application, we forged new relationships with provincial government departments. We obtained the support of the Court Services Branch of the B.C. Ministry of Attorney General for the applications, and discussed issues of quality in court interpretation as well as rates and working conditions.

The hourly rate paid certified court interpreters in B.C. is \$35; \$20 for non-certified interpreters. B.C. courts contract certified court interpreters directly, and, as a matter of policy, prefer to hire certified court interpreters.

STIBC is going to discuss the rates and the cancellation policy with the Court Services Branch, and will recommend increasing the hourly rate paid STIBC certified court interpreters to \$50 an hour, equal to the rate paid certified visual language interpreters. STIBC will also recommend changes to the cancellation policy.

STIBC is seeking the cooperation of the CTTIC executive to maintain close ties with Employment & Immigration Canada, Canadian Heritage and other federal government departments to secure the support and recognition of provincial associations. Occupational title protection in B.C. is actively enforced, and the provincial government departments and agencies now require translations to be performed by certified members of STIBC in good standing. Translators who are not members of STIBC are not allowed to use the protected occupational titles. STIBC is vigilant in enforcing title protection, and ready to take legal action.

Over the last few years, the STIBC Board of Directors has been working on updating the Society's bylaws. The bylaw amendments approved by the AGM in 2003 implemented mandatory continuing education requirements and included an overview of competencies expected from practicing certified members. The Competency Charts, describing the expected skills, were published on the STIBC website under the "What's New"

link in August 2003.

Details of the continuing education (CE) requirements are in the last draft stage, implementing members' comments and suggestions made at the 2004 AGM. This bylaw amendment has experienced some difficulty: STIBC started working on this initiative three years ago. Last year, without the CE requirements in the bylaws, only about 45% of members submitted their CE reports. We are determined to finalize the requirements in 2004 and prepared to help other associations start a similar initiative.

The other side of this issue is the availability of courses and workshops. Vancouver Community College (VCC) offers a certificate program in community, health and court interpreting and, within this program, VCC frequently offers courses for the general public, giving discounts to STIBC members. Simon Fraser University offers a course in interpreting, but its focus is on international students. STIBC members organize language-specific workshops, but opportunities for education in technology and business for translators are almost non-existent. Practicing translators in foreign languages are usually fluent in one or more foreign languages and one or both official languages, with a university education in a field other than translation, and they often need to gain technical skills to be able to provide high-quality services at competitive prices.

STIBC has applied without success for funding to develop educational opportunities for foreign language translators. Teaching of translation at the university level is largely focused on the two official languages and not foreign languages. While the translation industry in French and English in Canada is flourishing, multilingual translation seems to be rather insignificant compared with the U.S. translation industry. The availability of technical and business education for foreign language translators could be one of the limiting factors. STIBC will stay focused on the educational and business development needs of foreign language translators, who constitute the majority of our members. ☺

by Hana Kucerova



Hana Kucerova is Past President of STIBC (2001-2004).

# Le scrabbleur et le traducteur : une fable ?

Propos recueillis par  
Eve Renaud, trad. a. (Canada)<sup>1</sup>

**V**ous vous faites opposer un refus catégorique en proposant une partie de Scrabble aux parents ou amis qui craignent de se faire battre à plate couture parce que vous êtes « spécialiste de la langue » ? Un événement de l'été écoulé aura conforté vos proches dans leur crainte : le 17 juillet dernier, en effet, Germain Boulianne, traducteur, remportait le Championnat mondial de Scrabble à Marrakech et devenait vice-champion en « blitz ». Pourtant, il a dit à la presse qu'il ne croit pas que sa profession lui profite à cet égard. L'avantage serait plutôt à ceux qui ont une excellente mémoire et aux « mathématiciens », plus habiles à trouver les combinaisons et les endroits les plus payants sur la planche de jeu. Voici quelques questions au champion sur sa passion. Les réponses sont à mettre entre les mains de tous ceux qui refusent le combat !

**Circuit** : Comment devient-on adepte du Scrabble ?

**Germain Boulianne** : Qui n'a pas eu un jeu de Scrabble à la maison à un moment ou à un autre ? C'est le jeu de société le plus vendu au monde : plus de 100 millions d'exemplaires depuis son invention en 1931. Reste à franchir le pas entre les soirées de cuisine à attendre que Mémé se décide enfin à placer un mot et la formule duplicate adaptée aux compétitions.

**C.** : Vous avez dit que votre profession n'était pas un avantage pour le Scrabble, mais l'inverse est-il vrai ?

**G. B.** : En fait, je ne vois pas de lien entre Scrabble et traduction.

**C.** : À force de jongler avec les mots, vous êtes peut-être plus inspiré au moment de faire une traduction, même si les mots n'attendent pas dans un tiroir sous forme de lettres mélangées ?

**G. B.** : Le vocabulaire restreint qu'il faut employer pour certains



clients n'exige pas nécessairement qu'on se creuse beaucoup les méninges pour trouver des équivalences.

**C.** : Combien de temps, le cas échéant, consacrez-vous à apprendre les mots qui font leur entrée au dictionnaire et à gratter de votre mémoire les mots qu'on en élimine à chaque parution ?

**G. B.** : Le problème des mots éliminés a été réglé en 1990 avec la parution de l'Officiel du Scrabble, depuis lors seul dictionnaire de référence pour notre jeu. C'est un condensé, sans définition pour les mots courants, de plusieurs dictionnaires auquel on ne retranche rien, mais on ajoute, au fil des refontes quinquennales, des particularismes régionaux (québécoismes, helvétismes, africanismes, belgicismes, etc.). Sinon, je consacre quelques heures par jour à la révision du vocabulaire et à l'entraînement au moyen de différents logiciels.

**C.** : Par exemple, ceux auxquels renvoient les hyperliens du site de la Fédération québécoise ? Est-ce un secret de confrérie ?

**G. B.** : Il en existe de plus en plus, c'est étonnant. Je me limite à deux des liens cités : [isc.ro](http://isc.ro) et [anafolie.net](http://anafolie.net).

ISC est un formidable site roumain qui permet de jouer en cinq

langues (anglais, français, italien, roumain et néerlandais) suivant les deux formules (traditionnel et duplicate). Tout en se mesurant aux meilleurs joueurs de la planète, on peut aussi y clavarder (verbe entré en 2004 dans l'ODS comme québécoisme) avec eux.

Anafolie est un logiciel d'entraînement de conception française. On y propose des séries de mots mélangés à reconstituer sous diverses formes : verbes intransitifs, mots finissant en ITE, mots avec K, etc. Ces deux sites sont accessibles sans frais dans Internet.

**C.** : Vous vous entraînez d'autres façons ? En lisant le dico du Scrabble ?

**G. B.** : Je n'ai jamais lu le dico du Scrabble et je ne le ferai jamais. Je n'ai d'ailleurs jamais non plus mémorisé aucune liste de mots. Je fonctionne par révisions successives de petites fiches maison qui finissent par faire engramme, si on veut.

**C.** : Le fait de parler plusieurs langues est-il un avantage ?

**G. B.** : Sans doute pas. Bon nombre de mots étrangers sont admis au Scrabble francophone pour différentes raisons. Le problème, c'est de savoir lesquels, car le fait de jouer un mot absent du dictionnaire est synonyme de recul marqué au classement pour la

compétition en cours. Il y aussi la difficulté de suivre l'évolution de la langue quand le dico n'est re-fondu qu'aux cinq ans. Ainsi, aux Championnats du monde tenus à Montréal en 2002, j'ai été l'un des nombreux concurrents à glisser sur la liste *déroulante* du classement en jouant cet adjectif qui n'a été admis qu'en 2004.

**C.** : Avez-vous déjà essayé de jouer au Scrabble en anglais ?

**G. B.** : Quelques fois, mais c'est mortel... Le dictionnaire de Scrabble anglais admet une quantité épouvantable de mots de deux lettres souvent totalement inusités. Cela donne des parties souvent ennuyantes où les mots se collent les uns sur les autres et où chacun se contente souvent de bloquer l'autre. Parce qu'en anglais, on joue à peu près uniquement en formule traditionnelle.

**C.** : Vous jouez à d'autres jeux de mots ? Boggle, par exemple ?

**G. B.** : Plus maintenant ; il faut bien varier un peu. Il arrive qu'entre scrabbleurs, on se tourne plutôt vers des jeux de type Cranium ou Arpents de piège... Ça permet à d'autres de se distinguer !

**C.** : Il faut bien observer, donc lire un tant soit peu pour se faire une « base lexicale ». Le cas échéant, puisqu'on dit que les jeunes lisent moins, croyez-vous que la relève se fasse rare ? Étant donné aussi la concurrence des jeux vidéo certainement plus animés ?

**G. B.** : La base lexicale dont disposent même les plus cultivés ne représente qu'une infime partie du bagage de mots dont doit s'équiper le scrabbleur de compétition. Pour ce qui est des jeunes, il existe en effet une certaine relève. Cependant, même chez les meilleurs jeunes scrabbleurs, la qualité du français et le vocabulaire de base sont déficients, faute de lecture sans doute.

**C.** : Le site de la Fédération a un volet « Scrabble scolaire ». Est-ce

# Notes et contrenotes

## Go global ou le français international



que les jeunes peuvent aussi participer aux clubs? Le cas échéant, jouent-ils les parties avec les adultes ou font-ils bande à part?

**G. B. :** À Marrakech, cinq jeunes du Québec disputaient le championnat en même temps que nous dans les catégories cadet et junior. Quant à leur intégration dans les clubs, c'est souvent plus difficile, surtout lorsqu'ils arrivent seuls dans cet essaim de vieux habitués.

**C. :** Il existe une version du jeu pour les aveugles. Y a-t-il des aveugles dans votre club? Y en avait-il au tournoi?

**G. B. :** Il y a effectivement des jeux en braille. La formule duplicate avec son temps calculé (trois minutes par coup) n'est pas très favorable aux aveugles, mais je sais qu'il y a un joueur français qui arrive à bien se débrouiller.

**C. :** Comment résister à cette question : comment traduiriez-vous le mot Scrabble?

**G. B. :** Je ne veux vraiment pas mélanger travail et loisirs!

**C. :** Souhaitez-vous ajouter quelque chose, qui susciterait des vocations, par exemple?

**G. B. :** Les scrabbleurs de cuisine doivent savoir que la formule duplicate pourrait éliminer certains irritants. En plus d'être adapté à la compétition, le duplicate permet de jouer seul, sans rien demander à personne et de faire jouer la même partie dans une même salle à un néophyte et à un champion sans qu'aucun des deux ne s'en trouve lésé.

Vous trouverez toutes les explications sur cette formule à l'adresse suivante (avec aussi les coordonnées de la fédé québécoise) : [www.fqjr.qc.ca/scrabble/duplicate.htm](http://www.fqjr.qc.ca/scrabble/duplicate.htm)

**Eve Renaud, trad. a. (Canada)**

— « Allô! Ici Esther, de Fraser Excursions Fraser. Vous avez du temps pour une petite traduction urgente? Il s'agit d'instructions qui paraîtront dans les brochures que nous comptons distribuer dans les pays francophones. Traduisez-vous en français international? »

— « Vous ne pouviez pas mieux tomber : c'est ma spécialité! »

— « Quelle chance! Je vous envoie immédiatement la version anglaise par courriel. Le slogan n'est pas encore arrêté, mais ne perdez pas de temps avec ça, l'agence s'en occupera. »

Hé hé! Avec Internet, l'Officiel du Scrabble et le vérificateur orthographique de Word, c'est du tout cuit! Voyons cela...

*The schedule cannot be changed, so don't bother with weather forecasts: neither lashing rain, nor downpour, nor freezing cold will make us cancel an excursion.*

*The important thing is to dress appropriately and then you'll not have to worry. Mountain air can be cool, so you'd better bring sweaters and windbreakers; undershirts are not enough.*

*Certain routes are somewhat rugged, so take care not to stumble. You'll have to watch your step and not daydream. In any case, we have planned naps on the most difficult days.*

*Tents accommodate up to four persons, but some have an addition. If you do share a tent with*

*hikers you do not know well, please try not to annoy them by leaving everything in a mess.*

*Our guides carry loads of natural insect repellents so mosquitoes and ants won't bother you.*

*However, you are responsible for your own bedding (sheets and pillowcases) and dishes. Forget saucers, but don't forget essentials like a bottle- or can-opener.*

*Breakfasts are frugal (bread, spreads and milk), but don't worry: lunch and dinner will keep you walking for miles and miles. Or course, you'll have time to wander at your leisure in the woods and fields, but so that those who follow have as much pleasure as you, please don't pick the wildflowers. ♣*

### ○ Échappées sur le futur

5 novembre 2004, Montréal — **Congrès 2004 de l'OTTIAQ — Éthique et praxis.** Renseignements : (514) 845-4411, poste 25.

18-19 novembre 2004, Londres (Royaume-Uni) — **Translating and the Computer 26 — Conference and Exhibition.** Aslib — The Association for Information Management. Renseignements : [www.aslib.com/conferences/index.html](http://www.aslib.com/conferences/index.html)

25 – 28 novembre 2004, Magdeburg (Allemagne) — **Interprétation et traduction, piliers de l'équité judiciaire.** VII<sup>e</sup> Forum international de la FIT. Hochschule Magdeburg-Stendal. Renseignements : [www.fit-ift.org/magdeburg/pratique.html](http://www.fit-ift.org/magdeburg/pratique.html)

29 novembre – 1<sup>er</sup> décembre 2004, Cologne (Allemagne) — **7th International Conference : Terminology in Advanced Management Applications (TAMA) — Applications. Multilingual Content Integration.** Renseignements : [http://linux.termnet.org/index.py?level=level2&id=74&lang=\\_en](http://linux.termnet.org/index.py?level=level2&id=74&lang=_en)

29 novembre – 2 décembre 2004, Barcelone (Espagne) — **RITERM2004. IX Simposio Iberoamericano de Terminología — La terminología en el siglo XXI : contribución a la cultura de la paz, la diversidad y la sostenibilidad.** Institut d'Estudis Catalans. Renseignements : [www.iula.upf.es/rito4es.htm](http://www.iula.upf.es/rito4es.htm)

7-8 décembre 2004, La Havane (Cuba) — **VI<sup>e</sup> Colloque sur la traduction, la terminologie et l'interprétation à Cuba et au Canada. Politique linguistique et professions langagières.** Renseignements : [g.jordan@aici.net](mailto:g.jordan@aici.net)

10 – 12 mars 2005, Moncton (Nouveau-Brunswick) — **Translating Canada en traduction. « The Margins Talk Back : Les marges répondent ».** Université de Moncton (Nouveau-Brunswick). Renseignements : [Denise.Merkle@umoncton.ca](mailto:Denise.Merkle@umoncton.ca)

4 – 7 août 2005, Tempere (Finlande) — **XVII<sup>e</sup> congrès international de la Fédération Internationale des Traducteurs.** Tous droits...! Renseignements : [www.fit2005.org](http://www.fit2005.org)

1. Merci à Josée Brisson, Danielle Henripin, François Lavallée et Micheline Simard, tous traducteurs agréés, de m'avoir aidé à préparer les questions d'entrevue.

Traduction :

Le calendrier des excursions est immuable. Inutile, donc, de consulter la prédication du temps : ni avasses, ni roilles, ni temps caillant ne nous feront baster!

L'essentiel est de se vêtir de manière appropriée et vous ne serez pas en souci. L'air de la montagne étant plutôt frais, vous aurez meilleur temps d'apporter pulls et coupe-vent et de ne pas vous contenter de singlets.

Il arrive que le parcours soit un peu caillou. Le cas échéant, attention de ne pas vous encoubler ; il faut évidemment regarder où vous mettez les pieds et ne pas être pique-lune. Comme que comme, nous avons prévu de siester les jours plus difficiles.

Les tentes sont prévues pour quatre personnes, mais certaines ont une ajoute. Si vous partagez une tente avec des randonneurs que vous connaissez peu, évitez de les faire tartir avec votre brol.

Nos guides emportent toujours une racoquillée d'insectifuges naturels : les cavaliers et les fromilles ne risquent donc pas de vous engnioller.

C'est toutefois à vous de prévoir literie (draps et fourres) et couverts. Inutile d'aller jusqu'à la sous-tasse, mais n'oubliez pas les indispensables comme le ziboulateur.

Le petit-déjeuner sera frugal (pain chargé et tombée de lait),

mais n'ayez crainte, le déjeuner et le dîner vous soutiendront sans problème.

Bien entendu, vous aurez le temps de royaumer dans la nature, mais pour que les excursionnistes à venir aient autant de plaisir que vous, de grâce, ne cueillez pas les fleurs farouches.

Et voilà l'travail! Petite note à la cliente et hop! Je vais d'ailleurs la rédiger en français international pour bien disposer la dame... C'est que j'ai le sens du marketing!

Madame :

J'en suis outre avec la traduction. Je ne sais pas si votre pubeur est choquant, mais arrive que plante, j'ose faire une petite suggestion pour le slogan : « L'air frais, y'a pas son deux! ». Vous m'aviez priée de ne pas m'y attarder, mais n'ayez crainte : je vous le propose cadeau! Pour ce qui est de l'article, il y a un petit quelque chose pour vos lecteurs belges, burundais, camerounais, français, gabonais, ivoiriens, louisianais, marocains, québécois, rwandais et suisses. Peut-on être plus international, je vous le demande?! ☺

Nota : Découvrez le français d'ailleurs sur des sites comme la Base de données lexicographiques panfrancophone (<http://www.tlfq.ulaval.ca/bdip/>) et Glottopol (<http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol/>).

De la Belgique : ajoute, brol, farde, singlet

Du Burundi : siester, sous-tasse

Du Cameroun : pain chargé

De la Côte d'Ivoire : y'a pas son deux

Du Gabon : caillou (adj.), cadeau (adv.), cavalier

De la Louisiane : avalasse, choquant, fleur farouche, fromille, liseur, prédication du temps

Du Maroc : pubeur

Du Rwanda : ziboulateur

De la Suisse : avoir meilleur temps de, arrive que plante, baster, comme que comme, encoubler, engnioller, être en souci, être outre avec, faire tartir, fourre, pique-lune, racoquillée, royaumer, tombée de lait, si j'étais que de vous

## Un changement de nom au Bureau de la traduction

À compter du numéro de septembre, l'**Actualité terminologique** change de nom et devient l'**Actualité langagière**. Les lecteurs assidus retrouveront essentiellement le même contenu, auquel on ajoutera le mot de la p.-d.g. du Bureau de la traduction et une chronique sur l'industrie de la langue. En attendant de voir le nouveau format, la dernière livraison du magazine, numéro de juin 2004 (vol. 37, n° 2), nous propose d'abord une vue d'ensemble de la nouvelle édition du *Lexique des élections*. Dans sa chronique « Mots de tête », Frédéric Leroux étudie dans le discours la notion d'inclusion dans les syntagmes « sociétés d'inclusion », « démocraties d'inclusion » et « nationalismes d'inclusion ». Signalons aussi l'article d'Alain Otis qui présente son deuxième et dernier article sur l'histoire du Bureau de la traduction. Jacques Desrosiers s'intéresse à la nécessité et à l'utilité des abréviations et aux règles qui président à leur utilisation. Enfin, André Racicot nous propose une façon simple d'indiquer le nom de l'État américain à côté du nom de la ville.

récentes en théorie de la traduction. Yannicke Lebtahi et Jérôme Ibert décrivent les tendances du métier de traducteur dans les secteurs de l'audiovisuel et du multimédia (étude de trois entreprises types) et relèvent des faits intéressants comme la spécialisation des traducteurs indépendants et la polyvalence des traducteurs permanents. Nicolas Froeliger s'intéresse plus particulièrement aux erreurs dans les textes originaux et présente une stratégie à adopter dans la traduction de textes pragmatiques. En lexicographie bilingue, Tanja Collet propose une nouvelle microstructure intégrant les mécanismes de variation en discours du terme syntagmatique (paradigmes de réductions contextuelles comme *orbite des satellites géostationnaires* — *orbite géostationnaire* — *orbite*). Ana I. Hernández-Bartolomé et Gustavo Mendiluce-Cabrera présentent un vaste projet de description des images en mots destiné aux aveugles hispanophones. En interprétation, Dellia Chiaro et Giuseppe Nocella présentent les résultats d'une étude sur les critères de qualité en interprétation réalisée auprès de 286 interprètes distribués sur les cinq continents (similitude avec l'original, intégralité de l'information, cohésion, facilité d'élocution, etc.). Du côté de la pratique de la théorie, Florence Herbulot examine l'utilité de la théorie interprétative en traduction (exemples pertinents à l'appui, bien sûr!). Pour ceux qui s'intéressent à la traduction littéraire, Florence Buathier nous présente un entretien avec Christine Lebœuf, traductrice attitrée du romancier new-yorkais Paul Auster. Enfin, ce numéro traite aussi de terminologie avec l'article de Catherine Resche, qui suggère d'élargir la description des cycles économiques par la prise



### Nouveautés et tendances du métier

Dans le récent numéro de **Meta**, on trouvera d'intéressants articles qui font le point sur les exigences du métier et les tendances

en compte du dépouillement de l'ensemble des termes utilisés et apparentés (synonymes et antonymes) pour décrire l'état de l'économie dans des revues et journaux spécialisés (le cas de figure qu'elle nous présente est celui de la récession).



## Le droit et nous

Dans son troisième volet de la rubrique sur le droit du **bulletin** de l'ESIT, Dominique Féron passe en revue les principaux points de droit à surveiller dans l'exercice du métier de traducteur (les différents types de donneurs d'ordre, la conservation et la constitution des preuves et l'envoi de la note d'honoraires, par exemple). À lire pour rigoler, un billet humoristique de Michaël Hajdenberg sur les messages et leurs traductions grotesques que l'on trouve dans les modes d'emploi (comme « ce produit sera chaud une fois réchauffé »). Il faut dire que ces messages sémantiquement tautologiques sont souvent justifiés d'un point de vue pragmatique par des précédents judiciaires malheureux. En revue de presse, José Andres Rojo signale aux lecteurs les avantages qu'offre la mondialisation pour l'espagnol, contrairement à une langue comme le français, par exemple, dont le poids démographique a tendance à diminuer.

## Les Actes de la journée mondiale de la traduction 2003 sous le thème du droit

On trouvera dans la revue **Traduire** (n° 201) les textes des communications présentées à cet événement : un article de maître André Bertrand sur le droit moral

des traducteurs techniques ou sur les aspects juridiques de la traduction, une contribution de Denis Griesmar, qui se demande si la traduction des brevets sera maintenue en Europe, un article de Michel Ballard sur les grandes figures de traducteurs depuis la nuit des temps jusqu'à presque aujourd'hui, et des contributions de Steve Dyson sur les droits et les responsabilités des traducteurs, de Cristiana Muscardini sur le statut légal des traducteurs européens et d'Adolf Dietz sur la protection légale des droits d'auteur en traduction.

## Santé et traduction (interprétation)

**Hieronymus** nous présente un dossier sur la santé et la traduction avec des contributions en allemand, en français et en italien. Dans la langue de chez nous, on trouvera un article sur le rôle de l'interprète médical. Dans la partie générale de la revue, Jane Elisabeth Wilhelm fait le bilan du colloque international « Translating with Computer-Assisted Technology », qui a eu lieu à l'université de Rome du 14 au 16 avril 2004.

## The Linguist

Dans le numéro 3 du volume 43 (juin-juillet 2004), signalons un article approfondi sur le Konkani, une langue de l'Inde parmi les rares de ce monde qui s'écrivent avec cinq alphabets différents. Fait particulier : vous pourriez la parler mais

ne pas pouvoir la lire ! Joseph Eynaud nous invite à la découvrir dans un article bien documenté. Orietta Odoardi présente aussi un article fouillé qui intéressera les traducteurs indépendants puisqu'elle annonce en quelque sorte le déclin de la traduction confiée à des pigistes. Le retour du balancier après des années d'externalisation et d'impartition des services linguistiques ? Un regard macro-économique sur notre activité. Dans le numéro suivant (août-septembre 2004), Jesús Maroto, directeur de la localisation d'une agence publicitaire à Londres (Euro RSCG), explique son cheminement dans le secteur de la localisation depuis ses études et ses tout premiers débuts à Boston chez International Communications (devenue



Lionbridge) jusqu'à son projet de traduction du site Web d'Intel à Portland et son retour à Londres. On trouve également un article sur une traductrice littéraire canadienne, Anne McLean, qui a remporté le prix du meilleur ouvrage de fiction étranger du journal *The Independent*, de Grande-Bretagne. « Notre » traductrice a remporté ce prix pour sa traduction du roman de Javier Cercas intitulé en langue d'arrivée *Soldiers of Salamis*. Paul Wood se penche également sur l'avenir de l'allemand comme grande langue internationale. Enfin, signalons aussi un article intéressant de

Louise Ferguson qui présente les avantages qu'offrent les groupes de discussion réunissant des traducteurs en ligne. L'auteure propose en outre quelques conseils pour bien choisir le ou les groupes de discussion auxquels vous pouvez vous inscrire.

## Principes d'ergonomie et conception de votre site Web

Au menu du numéro de mai 2004 (vol. 33, n° 5) du magazine **ATA Chronicle**, qui porte sur les segments du marché de la traduction, un article de Rut Simcovich qui propose des conseils pratiques et utiles de marketing et d'étude du marché aux langagiers qui en sont à leurs débuts (et aussi aux moins jeunes !). À signaler également un intéressant article de Mónica E. de León sur les principes d'ergonomie à respecter pour garder la santé des mains, des yeux, du cou, du dos, des épaules et des jambes malgré les heures prolongées passées à notre poste de travail. Le numéro de juillet 2004 (vol. 33, n° 7) est consacré à la science et à la technologie. On trouvera dans ce numéro une contribution de Jill R. Sommer et Anne Chemali, qui guident les langagiers désireux de concevoir et de mettre en ligne leur propre site Web. Le lecteur y trouvera des trucs et des conseils pour l'aider à planifier et à réaliser cette tâche complexe. Du côté des outils des langagiers, signalons aussi un article de Lesley Andrews sur l'optimisation de Windows pour les langagiers ainsi qu'un compte rendu de Jost Zetzche sur les principaux outils logiciels qu'ils ont intérêt à ajouter à leur boîte à outils informatiques. ☺

Éric Poirier, trad. a.

# Keepers of the Stories: The Role of the Translator in Preserving Histories

*Canadian poet Robert Bringhurst has dedicated a few works to the translation of the Haida Gwaii oral tradition. Following his inspiration, JoAnne Elder develops her own concept of the translator as a guardian of cultural diversity.*

by Jo-Anne Elder,  
Cert. Tr., CTINB, CTIC  
by affiliation

In his moving lecture to the International Federation of Translators in Vancouver (2002), Robert Bringhurst said, “What I need as a human being is a picture of the whole of human history. What I need as a practicing writer is a picture of the whole of human literary history.” Robert Bringhurst’s work as translator and poet places the situation of Aboriginal languages and literature in a complex set of relationships among Canadian and world cultures. His translations suggest some of the approaches we can use, as translators and as readers, to ensure the preservation of artistic works and of narratives of endangered peoples. The threats to the picture of human history he wants to keep alive are grave ones: the loss of stories, languages, and lives. By writing down and translating stories, whether those of the indigenous people in Canada or writers of “other” mainstreams, translators contribute to the continuance and furtherance of peoples in danger of being marginalized or eliminated, and give voice to people otherwise voiceless.

## Is it theft?

Critics often assert that translation, in these cases, is theft or appropriation by a dominant culture, and Bringhurst has not remained beyond the reach of such accusations. He responds that allowing a literature or a language to die out is a far more serious

loss. He suggests creative ways of restoring and preserving elements of the source text and of respecting the individual creator and culture of origin. Translators who recognize the complexity of the relationships created by a text brought from one culture to another, who realize that the passage from an endangered language into a dominant one is not subject to the same dynamics as the reverse, provide the important service of reminding us of the existence of others and of the connections among diverse forms and cultures. This reminder is appropriate as New Brunswick celebrates the 400th anniversary of the arrival of the Europeans to Wabanaki and as we realize, in my home province, that creating new relationships means changing not only the way we view others, but also the way we view ourselves. As well as preserving the otherness of the text, a sensitive translation can open up and transform our own beings.

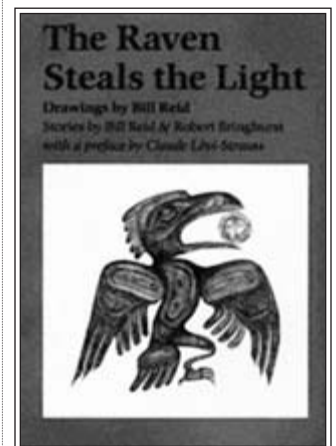
To become readers of or listeners to Bringhurst’s translations, we need to first develop a different attitude to the source culture. It is up to us to stretch to understand, and not up to the translator to tell us. Bringhurst writes, “...there is a sense in which, even to read or hear the translation, you still have to learn another language.” It is a demanding task. One of the elements that Bringhurst is determined to preserve in his translation is what he calls the “animatedness” of the work. Looking at the

roots of “animated”—breath and life, of course, but also spirit—it is easy to see similarities in my own conception of literary translation as a spiritual practice, a mission—but of preservation of the belief system rather than of conversion.

Bringhurst’s work in translation implicitly articulates the value of translation in terms of the survival of the Haida Gwaii people: the importance of keeping the stories, the language, the culture, alive. His translations can be seen as an act of rescue. We all have a role to play in preserving the languages and cultures of our First Nations peoples as well as the two official languages. Preservation may be the wrong word, however. “Languages are born and die, like species of plants and animals,” writes Bringhurst. “They also move around, and sometimes they get pushed around, and sometimes they are pushed to the brink of extinction.”

## Giving voice to the silent and the silenced

The threat of whitening out existences is never too far from the mind of the translator as he/she performs his or her work, trying to find ways of transmitting the dying art of story-telling, of reconnecting the disconnected patterns of kinship. In our new century, we cannot help but be struck by the climate of the times in which we live, in which change is occurring rapidly and as more and more of the “natural”



remnants of culture are being destroyed by new media, globalizing technologies, conflicting rights and the figurative and literal closings of borders... In such a climate, certain forms, practices and words become threatened by and threatening to the dominant culture. The translator is placed on a bridge that could be blown up at any moment, and must choose whether to render the unspeakable, discover ways to translate the untranslatable and endeavour to give voice to the silent and the silenced.

What is the value of the stories and poems he has set into circulation through his translation? Bringhurst reminds us that what he needs is the whole of *human* literary history. As well as the importance of developing a more inclusive and complete people’s history, including “la petite histoire” and the writing of minorities

or the disempowered, this suggests the deeper meanings and greater implications of our work as literary translators who contribute to the humanity of our world. Constructing (or re-constructing) literary history requires us to understand the human relationships, those of storyteller and listener, of author and translator, of poet and reader, and so on. Bringhurst as translator contributes to literary history by bringing an unknown writer into a different culture, and Bringhurst as poet contributes to the target culture's history through the changes brought from the other into his own writing and that of others who read him.

The threats to human history are not simply the loss of interest in a language or the need to communicate with a larger number of people. It is not only the language and literature that is threatened, it is not only the culture of a small group of people who are marginalized or do not have access to power or privilege. It is the people themselves whose lives are endangered. The languages and literatures that are being lost today, with increasing rapidity, are accompanying real lives. The way one group exerts cultural dominance over another is through war or conquest, and so the threats to language are the same as the threats to human lives (genocide, extinction, holocaust) or individual freedom and security (assimilation, censorship, tyranny and simple ignorance).

Bringhurst presents the role of the translator in phrasing that is not inconsistent with the First Nations' view of cultural exchange. "When I [translated], I relished every instant of the labour and felt that the gift I had been given, the experience I'd gained, was greater than whatever I had given in return." The way of avoiding appropriation, theft, and endangerment is, I would suggest, by knowing the responsibility and the honour of the role of keeper of the stories, of knowing what to remember and what to pass on, beyond and between the words. The people and their stories cannot be held safe without the utmost respect and deep understanding of the spiritual meanings of words. Recognizing that the responsibility is a gift bestowed by others, and not a choice made by an individual, that the relationship between writers and translators is a sacred trust, will help the white spaces between lost voices from growing. Instead, the voices are to be heard with attention and reverence. ☞

Note: Robert Bringhurst collaborated with West Coast artist Bill Reid on books about Haida myths as well as on a children's classic, *The Raven Steals the Light*. He later wrote *The Black Canoe: Bill Reid and the Spirit of Haida Gwaii*, in collaboration with photographer Ulli Steltzer, one of the best books on Native American art. Bringhurst began to study the Haida language in 1982, and his translations of Haida oral poetry have appeared in scholarly journals and anthologies. He has been a Guggenheim Fellow and he received the Macmillan Prize for Poetry in 1975.



*The Raven and The First Men — Details from a carving by Bill Reid depicting the Haida legend of the origins of humanity. After the great flood, the Raven discovers a giant clamshell full of little creatures cowering in terror, whom he cajoles to come out and play in his wonderful new shiny world.*

**Solange Lapierre  
et AnneMarie Taravella**

## Canada-Québec

AVOLONTO, Aimé, *Au contact des mots*, Brossard, Linguatex éditeur, 2004, xxi + 144 p. ISBN 2-920342-43-6 [Corrigé réservé aux enseignants. Cahier, ISBN 2-920342-44-4]

Ce livre s'adresse à des étudiants qui cherchent à étendre leur vocabulaire et vise à enrichir le bagage lexical et à faire comprendre le caractère systématique du vocabulaire. L'ouvrage associe très activement l'étudiant à son propre processus d'apprentissage, selon une approche ludique et participative.

BASTARACHE, Michel (ed.), *Language Rights in Canada*, 2nd ed., Preface by Boutros Boutros-Ghali, Cowansville, Éd. Yvon Blais, 2004, 730 p. ISBN 2-89451-722-X

The book's focus is language rights and services relating to official language minorities. Eight chapters include « Bilingualism and Legislation » and « Bilingualism and the Judicial System ».

BAUDOIN, Louis, *Les mots du droit : lexique analogique juridique : legal thesaurus*, Préface de Gérard Cornu, 2<sup>e</sup>éd., Cowansville, Éd. Yvon Blais, 2004, 324 p. ISBN 2-89451-724-6

Série d'équivalents pour rendre en français certains termes posant problème en raison de leur caractère polysémique (par ex. *process*, *affect*, *forum*, *case*, *basis*). Plus une section sur les prépositions dans les textes juridiques ainsi que des exercices corrigés.

## Droit

BRENNER, John C., *Forensic Science : An Illustrated Dictionary*, Rev. ed. of : *Forensic science glossary*. Boca Raton, CRC Press, 2003, 296 p. ISBN 0849314577

Introduces commonly-used forensic terms, many of which are crucial to the interpretation and understanding of laboratory report findings.

## Économie

BERNARD, Yves et Jean-Claude COLLI, *Vocabulaire économique et financier : avec les terminologies anglaise, allemande et espagnole*, 8<sup>e</sup> éd. mise à jour et enrichie, Paris, Seuil, 2003, 574 p. ISBN 2-02-061163-5

Extrait du Dictionnaire économique et financier de Y. Bernard et J.-C. Colli. Cette édition s'enrichit des équivalents anglais, allemands et espagnols.

## Langue française

GREVISSE, Maurice, *Quelle préposition ?*, 5<sup>e</sup> éd., Coll. Entre guillemets, Louvain-la-Neuve, Duculot, 2004, 104 p. ISBN 2-8011-1353-0

Pour dissiper certaines hésitations de l'usage. Classement alphabétique.

GRIGORIEFF, Nathan, *Citations latines expliquées*, Coll. Eyrolles pratique, Paris, Eyrolles, 2003, 192 p. ISBN 2-7081-3529-5

La plupart des citations latines passées dans la langue : pour chaque expression, une traduction moderne, suivie d'un commentaire qui la replace dans son contexte. Plus les locutions juridiques.

## Langue, linguistique

QUAGHEBEUR, Marc et Laurent ROSSION (dir.), *Entre aventures, syllogismes et confessions. Belgique, Roumanie, Suisse*, Coll. Documents pour l'Histoire des Francophonies, Europe, Vol. 2, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2003, 373 p. ISBN 90-5201-209-1

Actes du colloque tenu à l'université de Bucarest, en 2002, organisé par le centre d'études des francophonies.

## Langues étrangères

MYKHAILYK, Roksolana, *Grammaire pratique de l'ukrainien : Manuel de niveau moyen*, Traduit

de l'ukrainien par Iaroslav Lebedynsk, Coll. Présence Ukrainienne – Linguistique, Paris, L'Harmattan, 2003, 174 p. ISBN 2-7475-4958-5

Manuel de référence, avec exercices, qui se caractérise par la facilité d'utilisation, le groupement systématique des sujets morphologiques et syntaxiques et la clarté des explications. Tableaux des types principaux de déclinaison et conjugaison et lexique de plus de 2 500 mots.

QUINT-ABRIAL, Nicolas, *Parlons capverdien, Langue et culture*. Coll. « Parlons... », Paris, L'Harmattan, 2003, 300 p. ISBN 2-7475-3763-3

Le capverdien est la langue maternelle de la chanteuse Cesaria Evora et de plus d'un million de personnes : 23 leçons, exercices, notes de civilisation, mémentos grammaticaux et lexique.

SONCK, Gerda, *Grammatica nederlandse*, 3<sup>e</sup> éd., Louvain-la-Neuve, De Boeck, 2003, 264 p. ISBN 2-8041-4371-6

Aperçu des règles clés de la grammaire néerlandaise : s'adresse aux débutants comme aux apprenants les plus avancés.

## Religion

POTIN, Jacques et Valentine ZUBER (dir.), *Dictionnaire des monothéismes*, Avec la collaboration de José Costa et Khashayar Azmoudeh, Paris, Bayard, 2003, iv + 559 p. ISBN 2227471581

Définition de 600 mots sur le judaïsme, le christianisme et l'islam, avec un index pour faire le lien entre les thèmes communs.

## Sciences

MICHEL, Jean-Pierre, FAIRBRIDGE, Rhodes, CARPENTER, Michael, *Dictionnaire des sciences de la Terre*, An/Fr-Fr/An, Dunod Collection Sciences Sup, 512 p. 2004, 4<sup>e</sup> éd. ISBN 2100082906

Réunit l'ensemble des termes scientifiques, techniques et généraux dans les divers domaines des sciences de la Terre et de l'environnement : géologie, géophysique, géomorphologie, hydrogéologie... Nouvelle édition entièrement révisée et augmentée (2 500 nouvelles entrées, notamment en environnement et en géochimie), plus de 15 000 termes anglais et plus de 9 000 termes français. Comprend des conseils aux lecteurs désirant traduire un article ou rédiger un rapport en anglais.

## Traductologie

ANDERMAN, Gunilla and Margaret ROGERS (eds.), *Translation today : trends and perspectives*, Clevedon, Multilingual Matters, 2003, ix + 232 p. ISBN 1-85359-618-3

A snapshot of issues reflecting the changing nature of translation studies at the beginning of a new millennium. Resulting from discussions between translation theorists from all over the world, topics covered include : the nature of translation ; English as a « lingua franca » ; public service translation and interpreting ; assessment ; and audio-visual translation.

GARZONE, Giuliana and Maurizio VIEZZI (eds.), *Interpreting in the 21st Century : Challenges and Opportunities*, Coll. Benjamins translation library, vol. 43. Amsterdam, J. Benjamins, 2002, vii + 335 p. ISBN 1588112810

A selection of papers presented at the First Forlì Conference on Interpreting Studies, held on November 2000. It covers topics of interest to scholars of translation and interpretation studies, professional interpreters, and to anyone interested in language mediation in its theoretical and applied aspects.

# Les « deux dictionnaires » du TLFQ

par Lionel Meney

Claude Poirier affirme<sup>1</sup> que l'équipe du Trésor de la langue française au Québec (TLFQ) a entièrement produit elle-même « deux dictionnaires », le *Dictionnaire du français québécois* (DFQ, 1985) et le *Dictionnaire historique du français québécois* (DHFQ, 1998), et qu'elle travaille « à construire une lexicographie du français québécois qui puisse rivaliser en qualité avec celle de France ». Ces deux affirmations sont, pour le moins, exagérées.

En fait, le DFQ, dont le sous-titre (*Volume de présentation*) est plus fidèle à la réalité que le titre lui-même, a pour objet explicite d'illustrer la méthode élaborée en vue du dictionnaire à venir. Cet ouvrage ne compte que... 74 articles. « *Quand l'équipe aura reçu la critique qu'elle cherche à susciter par ce volume de présentation [...], elle sera en mesure d'entreprendre la rédaction du dictionnaire par ordre alphabétique.* » C'est clair : aux yeux mêmes de leurs auteurs, cet ouvrage n'était pas un dictionnaire, mais un « prospectus » au sens ancien du terme.

## Des promesses non tenues

Le DHFQ est présenté comme un « dictionnaire historique du français québécois ». L'utilisateur s'attend donc à y trouver, sous forme d'articles classés par ordre alphabétique, une description du lexique du français québécois et de son histoire. Une fois de plus, le sous-titre (*Monographies lexicographiques de québécoisismes*) est plus exact que le titre. En fait, c'est un catalogue disparate de 651 articles, dont 19 repris du DFQ. Pour avoir une vue d'ensemble du français québécois, il en faudrait au moins 5 000...

## Un corpus lacunaire

Dans l'Introduction, M. Poirier écrit : « *L'équipe du TLFQ a réuni une documentation exceptionnelle [...]. Il était en effet nécessaire, pour fonder une*

*recherche scientifique d'envergure [...], de disposer d'un large réservoir d'exemples [...]; l'investissement en temps et en énergie a été considérable, mais le Québec dispose maintenant d'un corpus d'exemples qui constitue un véritable patrimoine linguistique.* » On peut s'interroger sur la valeur réelle de ce corpus, et sur l'exploitation qui en a été faite, quand on relève dans le DHFQ de nombreux articles sans exemple. Ainsi, à l'article « remeuil » (« pis de vache » en... acadien), les rédacteurs n'ont pu trouver un seul exemple, alors que le terme figure dans un texte aussi connu que... *La Sagouine* d'Antonine Maillet.

## Des « québécoisismes » qui n'en sont pas

Le DHFQ est présenté comme un dictionnaire « différentiel » (Il ne traite que les caractéristiques propres au français québécois). Pour repérer et décrire les particularités du français québécois, il faut avoir une bonne connaissance du français de référence. Or, le DHFQ décrit comme « québécoisismes » :

- **des termes internationaux** dont la « québécoisité » est plus que contestable. Ex. : « wok » (!), qui se dit en France : « *Le Creuset, le leader mondial pour la production d'ustensiles culinaires en fonte émaillée, a trouvé un nouveau souffle : [...], lancement de nouveaux produits (la « pierrade » et le « wok ») [...].* »

- **des expressions figurées et des sens courants en France.** Ex. : « manger son pain noir » — « *La droite a mangé son pain blanc. La gauche a fini de manger son pain noir, a commenté Michel Rocard.* » — « malcommode », appliqué à une personne — « *Partenaire encombrant, malcommode, alcoolique, imprévisible et matamore, Boris Eltsine reste, aux yeux des Occidentaux, un moindre mal.* »

## Des articles faciles

Le DHFQ traite des dizaines de termes faciles (n'ayant qu'un seul sens), ce qui gonfle artificiellement le nombre d'articles. Ex. : **pogo** : *n. m. Saucisse fumée enrobée de pâte frite, que l'on mange en la portant à sa bouche au moyen d'un bâtonnet de bois partiellement enfoncé dans l'un de ses bouts.* Pâte à pogo. Vingt-cinq ans à vendre des pogos à l'Expo... Ça fait un nombre impressionnant de saucisses, dit en souriant Janette Guillemette. 1978, *Le Soleil*, 28 août, p. A3. *Hist. Depuis 1978; d'un nom déposé.* (DHFQ, p. 416). Pas besoin ici du DHFQ : un utilisateur curieux peut obtenir dans Internet des centaines d'exemples d'emploi aussi « éclairants »...

Cette facilité peut amener les auteurs à reproduire quasi intégralement un dictionnaire plus ancien. Comparez « abîmation » dans le *Glossaire du parler français au Canada* (GPFC, 1930) : **Abîmation** *s. f. Injure, juron.* Ex. : *Quand il parle, c'est rien que des sacres et des abîmations = dès qu'il parle, on n'entend que des jurons; et dans le DHFQ (1998) : abîmation* *n. f. Vieilli injure, juron. Quand il parle, c'est rien que des sacres et des abîmations. 1930, dans GPFC. HIST. depuis 1930; de abîmer (sens II.2).* Dans cet article, la seule « plus-value » est la marque d'usage et la date d'origine (présumée) (celle de la publication du GPFC...).

## Des définitions... instructives

L'utilisateur non québécois sera très intéressé d'apprendre la signification de certains « québécoisismes ». Ex. : **hamburger** : *Petit pain rond et aplati, fendu à l'horizontale, contenant un bifteck haché frit et garni de divers condiments, de laitue, de tomate, etc.* (DHFQ, p. 299). Il aura certes du mal à saisir la différence supposée entre le McDo « québécois » et le McDo « français »...

## Des équivalents absents

Dans un dictionnaire différentiel, l'utilisateur s'attend à trouver les équivalents des termes de la variété de langue comparée dans la variété de référence. Pourtant le DHFQ ignore de très nombreux équivalents. Ainsi, sous « achalandage », il ne donnera pas « fréquentation »; sous « diachylon », « sparadrap »; sous « vente de trottoir », « braderie », etc.

Coût astronomique, nomenclature et articles disparates, termes et acceptions non spécifiquement québécois, termes internationaux sans intérêt historique pour la connaissance du français québécois, exemples absents ou accumulation d'exemples sans intérêt : le DHFQ présente d'énormes lacunes et de nombreuses erreurs; il trahit une mauvaise connaissance du français de référence, une conception naïve de la langue selon laquelle « ce qui n'est pas dans le dictionnaire » n'existe pas; il pêche par un manque flagrant de recherche dans la littérature et la presse françaises contemporaines.

Pendant à peu près la même période, une équipe française a publié les 16 tomes du *Trésor de la langue française*, soit plus de 20 000 pages, représentant une nomenclature globale de 110 000 termes. Si l'on considère que l'équipe de Québec a (peut-être) reçu dix fois moins de subventions, elle aurait dû publier pas moins de 2 000 pages, et 11 000 termes. Or, elle a publié non pas « deux », mais un dictionnaire, le DHFQ, soit 526 pages et 2915 termes. On est loin du compte... De 1985 à 1998, le TLFQ a publié 651 articles de dictionnaire, soit 50 par an. À ce rythme, il faudrait donc attendre... 2094 pour avoir une vue de l'ensemble du français québécois. Il est dommage que tant d'espoir ait été déçu; et tant d'argent, gaspillé. ☹

1. *Le Soleil*, 30-04-2004, p. A13.
2. *Les Échos*, Paris, 06-11-1991.
3. *Les Échos*, Paris, 24-03-1994.
4. *L'Express*, Paris, 20-06-1996.

# Les programmes de traduction et d'interprétation en Colombie-Britannique

**L**a Colombie-Britannique, c'est le désert pour l'aspirant traducteur. Du moins, c'est ce que dit Ken Birrell dans son article à la page 6 de ce numéro. Vérification faite, force m'est de lui donner raison. Par contre, les articles de Silvana E. Carr (à la page 13) et de Hana Kucerova (à la page 19) parlent de deux programmes d'interprétation qui s'avèrent assez étoffés. Faisons un tour d'horizon.

## Vancouver Community College

Le Vancouver Community College s'est doté, dès 1979, de trois programmes de certificat : interprétation en milieu communautaire, interprétation juridique et interprétation en soins de santé. Le département offre également certains programmes d'apprentissage à distance et propose même un test en ligne d'aptitude à ce genre d'apprentissage.

Les programmes sont sensibles aux langues étrangères ; les instructeurs sont fonction des combinaisons de langues, qui sont elles-mêmes offertes selon la qualité des candidats et les besoins des milieux communautaires, juridique et des soins de santé. Déclinons, outre les langues européennes et américaines, le japonais, le coréen, le mandarin, le cantonais et le panjabi.

Le programme reçoit une centaine de candidatures par année, et environ la moitié sont acceptées. Les étudiants sont habituellement une trentaine au niveau de base (interprétation communautaire) et une quinzaine aux niveaux avancés ; ils se répartissent à peu près uniformément entre les différentes langues offertes. Bien qu'ils soient issus de divers horizons ethniques, il s'agit pour la plupart

de résidents locaux qui travaillent de jour dans des domaines aussi nombreux que divers (traduction, interprétation, services sociaux, politique, enseignement, etc.). La plupart détiennent déjà un baccalauréat, une maîtrise ou même un doctorat.

### Interprétation en milieu communautaire

Les candidats qui réussissent à l'examen d'admission sont admis au programme de base : le certificat en interprétation en milieu communautaire, prérequis pour les deux autres certificats (interprétation juridique et interprétation en soins de santé). En plus de réussir à l'examen d'admission, les candidats doivent posséder à fond l'anglais et une autre langue, à l'écrit comme à l'oral, et détenir un diplôme de premier cycle (fortement recommandé). Une fois admis, les candidats suivront quatre cours à mi-temps, à raison de 72 heures de cours sur 3 mois : Introduction à la profession, Aperçu des services communautaires, Compétences générales d'interprétation, Interprétation (à vue, consécutive et simultanée).

### Interprétation juridique et en soins de santé

Bien que le certificat en interprétation juridique s'axe sur le système juridique, il se veut une excellente préparation aux autres formes d'interprétation. Il fait intervenir des séances d'observations en cour, des cours magistraux, des simulations et des exercices pratiques en petits groupes selon les combinaisons de langues. Après avoir obtenu le certificat en interprétation en milieu communautaire et réussi à un examen d'admission écrit, les candidats suivent 7 cours à raison de 210 heures de cours à

mi-temps sur neuf mois : Orientation professionnelle, Interprétation I, II et III, Le droit et les interprètes judiciaires, Interprétation simultanée, Exercices pratiques.

Les modalités du certificat en interprétation en soins de santé sont semblables à celles du certificat en interprétation juridique, mais les cours portant sur le système judiciaire sont remplacés par les cours Introduction aux infrastructures des soins de santé et Terminologie médicale pour interprètes.

Enfin, le Vancouver Community College offrira pour la première fois cette année les cours L'éthique pour les traducteurs et interprètes, Introduction à la traduction de documents, Terminologie médicale pour interprètes et Le droit d'immigration pour interprètes.



## Simon Fraser University

Le programme d'interprétation axé sur les étudiants internationaux, dont parle Hana Kucerova dans son article, est un programme de diplôme offert par le département de l'Éducation permanente. Il propose cinq programmes de formation intensive en interprétation consécutive et en traduction destinés aux gens d'affaires chinois et japonais : ateliers de traduction anglais-chinois et anglais-japonais (temps partiel) ; introduction à l'interprétation, interprétation avancée (temps plein) ; programmes de formation sur mesure.

Le programme reçoit entre 60 et 70 candidatures par année, à raison d'un tiers pour le japonais et de deux tiers pour le chinois ; de même, il y a une classe de japonais et deux de chinois. On compte une quinzaine d'étudiants par classe. Il s'agit pour la plupart d'immigrants reçus ou d'étudiants d'anglais langue seconde qui souhaitent approfondir leurs connaissances non seulement linguistiques mais aussi culturelles ; en effet, la dimension culturelle prend une grande importance dans le programme. Au terme de leurs études, de nombreux étudiants retournent dans leur pays d'origine, où leurs qualifications représentent un atout sur le marché du travail.

### Ateliers de traduction anglais-chinois, anglais-japonais

Ces programmes de 12 semaines à mi-temps couvrent non seulement les notions de traduction pure, mais aussi (alléluia!) les compétences essentielles aux gens d'affaires et aux traducteurs pigistes : le matériel et les logiciels du traducteur, un aperçu du marché de la traduction en Amérique du Nord, comment s'assurer une base de clients, la tarification et la gestion du temps pour les pigistes, l'utilisation d'Internet, l'étude des logiciels d'aide à la traduction, comment percer sur le marché.

### Introduction à l'interprétation, Programme d'interprétation avancée

Le programme d'introduction présente le rôle de l'interprète et aborde l'interprétation en milieu communautaire et l'interprétation consécutive. Le programme avancé est un diplôme de huit mois à temps plein, à deux filières : mandarin-anglais, japonais-anglais. ☺

**Marie-Ève Racette, trad. a.**

# L'aide à la terminographie avec Xerox Terminology Suite

par Marie-Pierre Hétu, *term. a.*

**X**erox Terminology Suite (XTS)<sup>1</sup> est un logiciel d'aide à la terminographie qui peut s'intégrer tant à la chaîne de travail du terminologue qu'à celle du traducteur. Ce logiciel s'adressant aux grandes entreprises réunit un ensemble d'outils permettant notamment d'extraire les termes, de gérer des bases de données et de vérifier l'acceptabilité terminologique des textes. Le logiciel est composé de sept modules, chacun permettant de réaliser une tâche terminologique particulière. Nous présentons dans ce qui suit trois des principaux modules pouvant s'avérer utiles au terminologue et au traducteur : TermFinder, TermOrganizer et TermChecker.

## TermFinder

TermFinder est un outil d'extraction terminologique qui fonctionne à partir du moteur linguistique Xelda (Xerox Linguistic Development Architecture). L'extraction terminologique s'effectue grâce à une analyse syntaxique des textes, qui permet d'en extraire les groupes nominaux de taille maximale. TermFinder extrait les termes en mode monolingue ou en mode bilingue et établit dans ce cas des liens entre les termes extraits en langue source et en langue cible. En mode monolingue comme en mode bilingue, il faut d'abord procéder à la création d'un corpus de textes duquel on souhaite extraire les termes, corpus qui peut renfermer un seul ou plusieurs fichiers. En mode bilingue, il faut également associer chaque fichier en langue source au fichier correspondant en langue cible et procéder ensuite à l'alignement automatique des fichiers ainsi associés. Ces deux

opérations permettent au logiciel d'établir des liens entre les termes extraits en langue source et en langue cible. Il est aussi préférable de corriger les erreurs d'alignement, s'il y a lieu, avant de procéder à l'extraction terminologique.

Le module permet d'importer des phrases alignées à l'aide d'un autre logiciel en vue d'en extraire les termes, mais il n'offre pas la possibilité de réutiliser l'alignement des phrases qu'il effectue dans d'autres outils d'aide à la traduction, une mémoire de traduction par exemple. De plus, seuls les formats rtf, txt, sgml, html et xml sont traités dans ce module, ce qui peut exiger une étape de conversion des textes, par exemple si ceux-ci sont au format Word.

## TermOrganizer

TermOrganizer est le module central de Xerox Terminology Suite.

Il s'agit d'un gestionnaire de bases de données permettant notamment de parcourir les termes extraits par TermFinder. TermOrganizer est le premier module à utiliser, avant même de procéder à l'extraction terminologique, pour créer une base de données terminologiques. Les bases créées dans TermOrganizer comportent la plupart des champs généralement présents dans les banques de terminologie : Entrée, Langue, Catégorie grammaticale, Domaine, Sous-domaine, Contexte, Définition, Date de création, Date de mise à jour, etc. Elles renferment de plus des champs répondant aux besoins spécifiques des traducteurs : Client, Produit, etc. Il est également possible d'attribuer un statut aux termes : Nouveau terme, Terme accepté ou Terme rejeté. Cette fonction facilite grandement le traitement terminographique des termes extraits par le module TermFinder, puisqu'elle

permet à l'utilisateur de distinguer les termes qu'il a validés de ceux qu'il n'a pas encore vus. Celui-ci a aussi la possibilité de définir d'autres champs et d'autres statuts, suivant ses besoins, par exemple le statut Normalisé ou un deuxième champ Contexte ou Définition.

Le module TermOrganizer permet d'afficher les données suivant différents modes, qui vont du format de fiche terminologique traditionnel à l'affichage de listes de termes dans les deux langues. Ce dernier mode d'affichage permet de valider les équivalents en langue cible proposés par TermOrganizer pour les termes extraits en langue source ou encore d'assigner à ces termes l'équivalent approprié. L'utilisateur peut également ordonner la liste des termes en langue source et en langue cible selon différents critères, notamment selon leur fréquence d'apparition dans le corpus analysé.



### TermOrganizer : Affichage de listes de termes dans les deux langues

Le logiciel propose des équivalents aux termes extraits en présentant les termes se trouvant dans la phrase en langue cible qui correspond à la phrase en langue source en question, à la suite de l'alignement des phrases réalisé avant l'étape de l'extraction terminologique. L'utilisateur n'a qu'à valider ou à supprimer les équivalents proposés par le module. TermOrganizer offre également des fonctions d'ajout, de suppression et de modification des termes extraits et de leurs équivalents. Il comporte aussi des fonctions d'importation et d'exportation des termes, ce qui permet notamment d'utiliser la terminologie élaborée à l'aide de l'outil dans d'autres logiciels, par exemple pour faire la prétraduction automatique des termes dans les textes à traduire. Il est aussi possible de visualiser dans presque tous les modes d'affichage le ou les contextes dans lesquels les termes extraits apparaissent, en langue source et en langue cible, ce qui facilite grandement le traitement terminographique des termes.

### TermChecker

TermChecker est un outil de vérification de la terminologie utilisée dans un document. Ce module peut s'avérer particulièrement utile lorsque plusieurs traducteurs travaillent à un même document ou ensemble de documents partageant la même terminologie. TermChecker fonctionne de la même façon qu'un correcteur orthographique et grammatical mais, plutôt que d'exploiter

les données d'un dictionnaire de langue générale, le module utilise les termes d'une base de données créée dans TermOrganizer et que l'utilisateur a spécifiée.

Le module TermChecker fonctionne en mode monolingue uniquement. Il signale à l'utilisateur le statut des termes qu'il a utilisés dans le fichier analysé, c'est-à-dire qu'il indique si ceux-ci sont nouveaux, acceptés ou rejetés, ou s'ils ont un autre statut défini par l'utilisateur dans TermOrganizer. Le module n'indique toutefois pas à l'utilisateur si une unité constitue une traduction valide d'un terme en langue source. Il permet cependant de traiter les termes tant au singulier qu'au pluriel et propose à l'utilisateur des termes de remplacement, par exemple lorsque les termes utilisés dans un texte ont le statut Rejeté. Il est possible d'utiliser le module TermChecker avec les logiciels Word, FrameMaker et Adept Editor.

### Pour conclure

Xerox Terminology Suite offre aux langagiers un ensemble de modules d'aide à la terminographie pouvant être utilisés à chacune des étapes de la chaîne de traitement terminographique. Au sein d'un service linguistique, le terminologue peut utiliser les modules TermFinder, pour extraire les termes des textes, et TermOrganizer, afin de valider les termes extraits et les équivalents proposés, et d'en faire des fiches complètes. Le traducteur, quant à lui, peut utiliser TermOrganizer pour consulter la terminologie élaborée par le terminologue et TermChecker en vue de s'assurer de l'acceptabilité terminologique de ses textes. ☺

1. [www.temis-group.com](http://www.temis-group.com)

# Hunayn Ibn Ishâq : De médecine et de philosophie

Sabrina Zeghiche

**P**lusieurs villes ont un jour été le point de convergence de différents courants culturels. S'y rassemblaient les plus grands savants et les traducteurs les plus compétents. Athènes, Alexandrie, Rome, Byzance, Édesse, Jundishapur, Bagdad, Tolède, parmi d'autres, ont tour à tour été les dépositaires du savoir<sup>1</sup>. C'est bien évidemment par la traduction que les connaissances se sont transmises d'un peuple à l'autre.

C'est sous le règne du calife al-Rashîd que la civilisation arabo-musulmane connaît son âge d'or intellectuel. À son initiative est constitué un corps de savants qui conduira la science sur la voie du progrès<sup>2</sup>. En effet, au IX<sup>e</sup> siècle, l'effort de traduction se centralise au Moyen-Orient, permettant de sauvegarder le savoir grec dont l'Europe s'était momentanément désintéressée. La fondation de la Maison de la Sagesse (académie scientifique constituée d'une bibliothèque et d'un centre de traduction) en 830 permettra au monde arabe d'intégrer les patrimoines culturels indien, chinois, perse, mais surtout grec. Cet effort se poursuivra jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, période qui sonnera le glas de l'âge d'or intellectuel dans cette région.

Bagdad, capitale abbasside, devient au IX<sup>e</sup> siècle le foyer d'une des plus intenses activités de traduction de textes scientifiques et philosophiques de la Grèce antique. Cette période est habituellement divisée en trois générations de traducteurs. La première (752-811) se situe sous le règne des califes al-Mansûr et al-Rashîd et comprend des noms tels que le

célèbre écrivain Ibn al-Muqaffa. La deuxième génération (813-833), qui appartient au règne d'al-Ma'mûn, inclut Hunayn Ibn Ishâq et son école. Les historiographes semblent s'accorder pour dire qu'il s'agit de la période la plus prestigieuse de ce mouvement de traduction. La troisième génération s'étend quant à elle de 912 à 1020 et comprend les noms de Mattâ ibn Yûnis, Sanân ibn Thâbit et Yahyâ ibn Adî<sup>3</sup>.

C'est de la deuxième génération, et plus particulièrement de Hunayn ibn Ishâq, qu'il sera question dans cet article. Ce chrétien nestorien assimila donc la culture grecque pour ensuite l'intégrer à la civilisation arabo-musulmane, soit directement en arabe, soit en passant par le syriaque. Sa prolificité ainsi que la qualité de ses traductions ont fait de lui le traducteur le plus respecté de son époque. Pluridisciplinaire puisque à la fois linguiste, médecin et traducteur, Hunayn est parfois décrit comme le philosophe de l'Islam.

Connu sous le nom latin de Johannitus Oman ou Humainus par l'Europe du Moyen Âge, Abû Zîd Hunayn ibn Ishâq al-Îbâdî voit le jour dans la ville iraquienne de Hîra en 809, dans la tribu arabe chrétienne des Îbâd. Né de père apothicaire, Hunayn a très tôt l'occasion de s'intéresser à la médecine, en particulier à l'ophtalmologie. Très jeune, il entreprend des études à Bagdad, auprès du célèbre médecin Yûhannâ ibn Masawaih. Ce dernier, agacé par les nombreuses questions de son jeune élève et ne cachant pas son mépris à l'égard des gens de Hîra (traditionnellement commerçants

Sabrina Zeghiche détient une maîtrise en traduction de l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa.

ou échangeurs de monnaie), l'aurait renvoyé de son cours.

À la suite de cet incident, Hunayn se rend à Byzance, plus précisément à Alexandrie, où il apprend le grec. Il se dirige ensuite vers Basra, où se trouve l'un des plus grands centres linguistiques de l'empire, pour parfaire sa connaissance de la langue arabe.

De retour dans la capitale abbasside, Hunayn a accumulé un tel savoir en langues et en sciences que son ancien maître, Masawaih, lui offre un poste de traducteur à la Maison de la Sagesse. Hunayn semble avoir entamé sa carrière de traducteur très jeune. D'ailleurs, il rapporte dans sa célèbre épître qu'il a traduit un ouvrage de Galien du grec en syriaque alors qu'il n'avait que 17 ans. Par la suite, le nombre de ses traductions ne cesse d'augmenter, de même que le nombre de clients qui lui confient des travaux. Sa réputation commence alors à s'établir à Bagdad, et il est nommé archiatre du calife al-Mutawakkil. Celui-ci lui réserve un traitement de choix en lui octroyant une riche pension. Il le promeut responsable des travaux, et plus particulièrement des traductions à la Maison de la Sagesse. Cependant, al-Mutawakkil ne tarde pas à réagir contre les partisans du mouvement rationaliste, le mutazilisme, qui constituent à ses yeux une menace pour l'Islam car ils encouragent l'acquisition du patrimoine culturel grec par les Arabes et vont par conséquent à l'encontre de l'orthodoxie musulmane. Très actif dans la transmission du savoir grec, et de confession chrétienne de surcroît, Hunayn tombe dès lors en disgrâce et est emprisonné<sup>4</sup>.

## Un travail d'équipe

L'œuvre de Hunayn est intimement liée à son école car il s'agissait d'un travail d'équipe. Sa tâche consistait principalement à remanier les traductions antérieures et à réviser le travail des traducteurs placés sous sa supervision. La formation reposait sur la pratique et s'obtenait au gré des traductions. Très peu de concepts théoriques ont été formulés à cet égard.

Les traducteurs étaient divisés selon leur domaine de spécialisation et selon les langues dans lesquelles ils traduisaient. Un réviseur ou un correcteur était placé à la tête de chaque groupe. De même, les tâches parallèles à la traduction étaient réparties entre les spécialistes. Elles allaient de la calligraphie à la reliure des manuscrits, en passant par la classification des ouvrages. Une fois traduits, les ouvrages étaient confiés aux copistes et aux relieurs<sup>5</sup>.

Hunayn et ses collaborateurs ont traduit un grand nombre d'œuvres d'auteurs importants, notamment Platon, Porphyre et Aristote. Le travail se faisait souvent en deux phases, d'abord une traduction vers le syriaque, puis une autre du syriaque vers l'arabe. Le syriaque étant plus proche du grec quant à la structure, il était souvent utilisé comme langue intermédiaire entre le grec et l'arabe. Hunayn traduisait généralement en syriaque et confiait à ses collaborateurs la tâche de produire la version arabe, qu'ils lui soumettaient par la suite pour révision stylistique.

Hunayn était très actif dans la quête de nouveaux manuscrits. Sa méthode consistait à n'entamer la

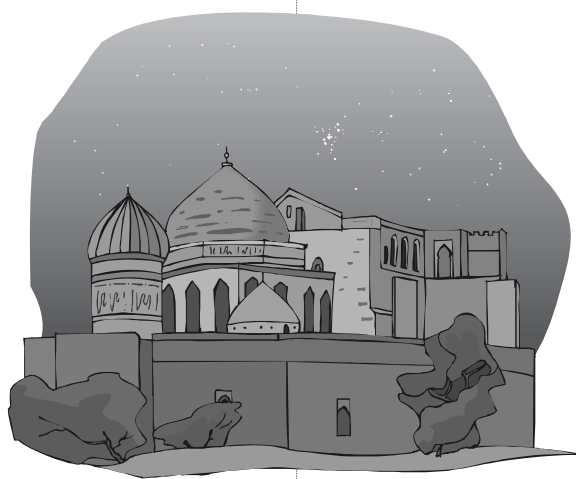
traduction qu'une fois les différentes versions collationnées et après s'être assuré d'être en possession d'un texte correct. De plus, il destinait certaines de ses traductions à ses élèves et exigeait de ses collaborateurs qu'ils portent une attention particulière à la clarté et à l'intelligibilité de leurs textes. Dans son épître, Hunayn précise, en parlant de sa traduction du *Serment d'Hippocrate*, qu'il a « ajouté une explication pour clarifier des passages difficiles ». Son but était de traduire dans un style « que peut comprendre celui qui n'est pas spécialiste de la médecine ou qui ne sait rien des voies de la philosophie<sup>6</sup> ».

Parallèlement à ses activités de traducteur, Hunayn a continué d'exercer la médecine et d'écrire

ses propres traités sur des sujets aussi divers que les aliments, l'hygiène, l'anatomie de l'estomac, les fièvres, les calculs, etc.

Il s'est éteint à Bagdad en 873, à l'âge de 64 ans. Ses œuvres ont été complétées après sa mort par son neveu et élève Hubaysh. ☹

1. DELISLE, Jean et JUDITH WOODSWORTH (1995), *Les traducteurs dans l'histoire*. Presses de l'Université d'Ottawa, p. 110.
2. *Idem*, p. 48.
3. SALAMA-CARR, Myriam (1990), *La traduction à l'époque abbasside*. Paris, Didier Éruditions, p. 20.
4. EPHREM-ISA, Yousif (1997), *Les philosophes et traducteurs syriaques, d'Athènes à Bagdad*. Paris, Édition L'Harmattan, p. 102-103.
5. SALAMA-CARR, Myriam (1990), p. 31-7.
6. DELISLE, Jean et WOODSWORTH, Judith (1995), p. 123.



# Le Monde LogiTerm

## TransSearch



## LogiTerm



## LogiTermWeb



## LogiTrans



### LogiTerm

LogiTerm est offert en différentes versions à des prix abordables. Il vous donne accès à de puissantes fonctions de recherche, à un aligneur très robuste et à des outils très pratiques de conversion de données et de déformatage. Un rapport qualité-prix imbattable!

### LogiTrans

LogiTrans vous aide à répondre à la question « Est-ce que nous n'avons pas déjà ça quelque part...? » qui se pose souvent devant un nouveau document à traduire. Il vous permet d'exploiter vos bases Bitextes ou Plein texte à une échelle encore insoupçonnée.

### LogiTermWeb

LogiTermWeb permet de diffuser votre terminologie et vos documents, en format unilingue ou bilingue. Rapide et facile d'entretien.

### Services :

- Conseils techniques
- Création de bitextes
- Formation avancée
- Conversion de données
- Création de lexiques
- Saisie de données
- Alignement, validation et conversion en format MT et XML

## TransSearch

### Un concordancier bilingue sur le Web

- Un dictionnaire bilingue virtuel.
- Deux grandes bases de données : les débats de la Chambre des communes et des décisions des cours canadiennes (suprême, fédérale, de l'impôt).
- Bientôt disponible : une base des décisions du Conseil canadien des relations industrielles.
- Bases de données totalisant plus de 200 millions de mots en anglais et en français.
- Offert par abonnement individuel; rabais pour abonnements de groupe. **Profitez d'un essai gratuit de cinq jours!**

Vous voulez en savoir plus sur nos services et outils?



Terminotix Inc.  
240, rue Bank, bureau 600, Ottawa (Ontario) K2P 1X4  
(613) 233-8465 • terminotix@terminotix.com • www.terminotix.com

